



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

DC
123.9
.C75
F45
1861

BUHR A



a39015



01807658



1b

PROPERTY OF

*The
University of
Michigan
Libraries*

, 1817

ARTES SCIENTIA VERITAS

VERITABLE DISCOURS
DE LA NAISSANCE ET VIE
DE MONSEIGNEUR LE
PRINCE DE CONDE

JUSQU'A PRESENT

A LUI DESDIE PAR LE SIEUR DE FIEFBRUN

Publié d'après le manuscrit de la Bibliothèque Impériale

PAR E. HALPHEN

SUIVI DE LETTRES INEDITES DE HENRI II
PRINCE DE CONDE



A PARIS

CHEZ AUGUSTE AUBRY,

L'UN DES LIBRAIRES DE LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS

RUE DAUPHINE, N. 16

M DCCCLXI.

VERITABLE DISCOURS
DE LA NAISSANCE ET VIE
DE MONSEIGNEUR LE
PRINCE DE CONDE
JUSQU'A PRESENT



PREFACE

PARMI les manuscrits de la Bibliothèque impériale qui composent le fonds Saint-Germain-des-Prés, il s'en trouve un rangé avec d'autres pièces sous le n° 1019 et intitulé : *Véritable Discours de la naissance et vie de monseigneur le Prince de Condé jusqu'à présent; à luy desdié par le sieur de Fiefbrun*. C'est ce manuscrit que nous publions.

Nous avons pensé que cette relation écrite par un serviteur dévoué des Condés ne serait pas sans intérêt pour leur histoire particulière, et qu'il est difficile de trouver ailleurs les particularités que l'auteur a rassemblées touchant le mariage de Henri I^{er} de Condé, et les voyages étranges de son fils Henri II, qui trouva dans

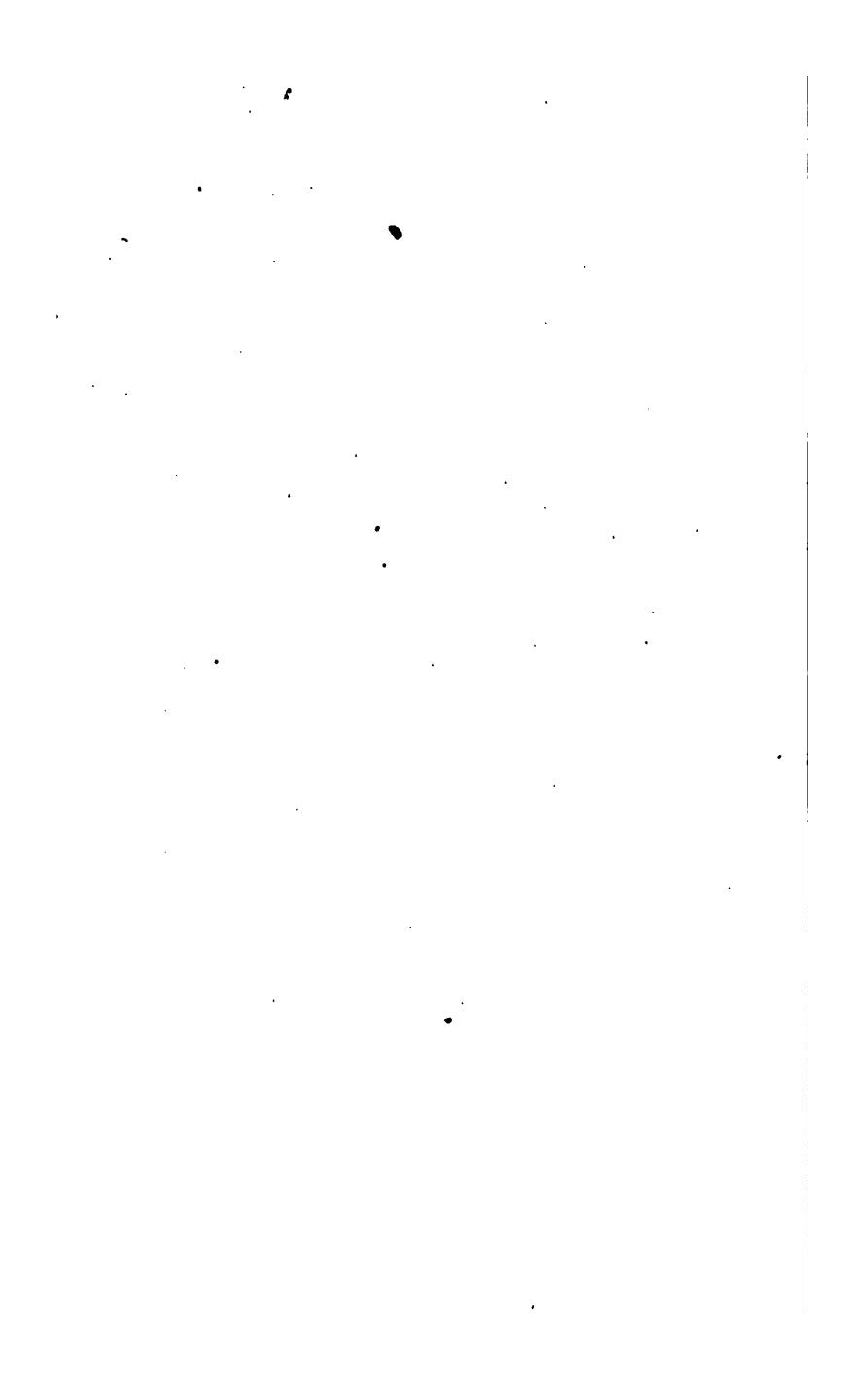
la beauté de sa femme la cause de tant de persécutions. L'importance de ce manuscrit avait été signalée par le P. Lelong ¹. « Le sieur de « Fiefbrun, dit-il (t. II, n° 25812), était parti-
« culièrement attaché au Prince de Condé
« Henri I^{er}, père de Henri II, et ce fut lui qui
« reçut ses derniers soupirs lorsqu'il fut em-
« poisonné. Il raconte comment il en apprit la
« première nouvelle à Charlotte de la Tré-
« mouille, princesse de Condé. Ce fut lui encore
« qui reçut dans ses bras le jeune prince
« Henri II (dont il parle principalement) lors-
« qu'il vint au monde. » L'honneur que le
P. Lelong fait à cet ouvrage par cette mention
spéciale serait notre excuse, si le lecteur ne le
trouvait pas digne de son attention.

Il faut remarquer que le titre choisi par Fiefbrun n'est point exact. Les événements qu'il a relatés s'étendent de 1585 à 1610; ils comprennent trois années qui précédèrent la naissance du prince Henri II de Condé, et l'auteur nous donne ainsi plus qu'il ne promet. Mais il passe légèrement sur les événements de l'histoire générale et ne les inscrit qu'autant qu'ils sont nécessaires à l'intelligence de l'histoire privée de Henri II de Condé, véritable but de son dis-

¹ Haag indique aussi ce manuscrit. V^o CUMONT, *France protestante*.

cours. Il évite d'autant plus les détails des dernières années de Henri 1^{er}, que cette partie de sa vie fut malheureuse et indigne de la réputation de grand homme qu'il a acquise dans le parti réformé. Quoiqu'il fût de fait et de nom le chef des protestants de France, Henri IV en fut le maître et le roi, et c'est à lui que sont dus les succès. Il était la tête du parti, et quand, déplorant la mort de Condé, il l'appelle *son bras droit*, il exprime une vérité historique déjà reconnue dans ce temps, et peint en un seul mot la situation de Condé agissant malheureusement quand il agissait de lui-même et qu'une intelligence supérieure ne donnait pas une utile direction à son courage et à son activité.

Le prince de Condé ayant été l'instrument dévoué de son parti, il serait difficile de l'isoler des siens et d'écrire son histoire sans écrire celle des guerres religieuses de cette époque. Fieffbrun ne s'est point imposé cette tâche. Son intention a été de faire le panégyrique de ses maîtres et peut-être d'obtenir, en flattant Henri de Condé, la récompense de ses services ; mais les historiens contemporains, lorsqu'ils relatent les événements qu'il a mentionnés, s'accordant avec lui sur tous les points, nous autorisent à croire qu'il est vrai dans les faits particuliers



VERITABLE DISCOURS

DE LA NAISSANCE ET VIE

DE MONSEIGNEUR LE

PRINCE DE CONDE

JUSQU'A PRESENT

ayant laissé des traces de son passage en l'œsophage.

Aussitôt le prince mort, on arrêta ses domestiques, à l'exception de Léon de Belcastel, page originaire de Périgord, âgé d'environ seize ans, et d'Antoine Corbais, natif de la Fère, valet de chambre. Tous deux, attachés au service particulier de la princesse, s'étaient enfuis, et ce fut l'origine des soupçons qu'on forma contre elle.

Jean Ancelin Brilland, ancien avocat au parlement de Bordeaux, intendant de la princesse, était désigné par la rumeur publique. On sut que, depuis plusieurs jours, il avait, chez un aubergiste, à la porte de la ville, des chevaux toujours prêts. Il avait recommandé qu'on les tint en bon état, et que si l'on donnait quatre mesures aux autres, l'on donnât huit aux siens. Brilland arrêté, mis à la question, avoua le crime et la participation de la princesse. Mais quoiqu'il fût condamné à l'écartèlement et exécuté le 11 juillet suivant, il faut constater qu'il n'était pas en état de renseigner la justice, que sa déposition fut, s'il en faut croire de Thou, celle d'un désespéré, et qu'il donna même des marques de folie ¹.

L'opinion publique avait confirmé et même

¹ Voy. de Thou, *Histoire universelle*, liv. XC, t. X, p. 244 de la traduction française. Londres, in-4, 1734.

devancé le rapport des médecins. Lestoile¹, généralement bien renseigné, constate, à la date du 9 mars, la mort du prince, empoisonné selon *le bruit commun*, et les parents de la princesse avaient adopté cette croyance, admise par tous les contemporains.

Un seul écrivain, à notre connaissance, Joseph Texera², a nié la mort par poison, et lui a donné pour cause la blessure que le prince avait reçue à Coutras et qui le faisait fréquemment souffrir. Il prétend que les médecins qui firent l'autopsie se partagèrent, quelques-uns disant que les taches indépendantes de poison se pouvaient expliquer sans crime, et que cet avis, après une discussion solennelle, fut adopté à l'unanimité par l'académie de Montpellier³. Mais cette consultation n'a jamais été vue. Desormeaux, si dévoué à la famille de Condé,

¹ Voy. Coll. Michaud et Ponjoulat, série 2, t. I, p. 246. et P. Mathieu, in-fol., 1631, vol. I, p. 542.

² Né en 1543. Dominicain en 1565. Prieur de Santarem, Confesseur du roi de Portugal Dom Antoine. Prédicateur et aumônier de Catherine de Médicis, de Henri III et de Henri IV. Mort en avril 1604.

³ Alii strictius rem intuentes, id negantes easdem notas sine veneni suspicione adisse contestabantur; quorum sententia paulò post ab universâ Montis Pessullani academiâ solemnî consilio confirmata est. (Texera, *Rerum ab Henrici Borboni Francia protoprincipis majoribus gestarum Epitome*, p. 115, éd. in-12, 1598.) Cet ouvrage a eu l'honneur de plusieurs éditions.

avoue que, malgré ses recherches actives, il n'a pu retrouver la preuve des deux faits avancés par Texera, dans les pièces du temps, soit imprimées soit manuscrites, et si, après cet aveu, il adopte la même opinion, c'est par ce motif (laissé à l'appréciation des lecteurs) que Texera, aumônier du roi et conseiller d'État, ne pouvait mentir ¹.

Henri IV était à Nérac; il y apprit avec un grand chagrin l'empoisonnement de son cousin. Il attribua d'abord le crime aux papistes ², et il partit pour consoler sa cousine d'une perte non-seulement *particulière, mais publique et très-importante*.

A mesure que Henri se rapproche de Saint-Jean-d'Angely, les renseignements se multiplient, et l'on voit son opinion devenir de moins en moins favorable à la princesse. Dans la lettre du 13 mars ³, il fait part à la comtesse de Grammont des dépositions de Brilland et du valet de chambre à la charge de leur maîtresse. « Souvenez-vous, dit-il, de ce que je vous ai dit d'autrefois. Je ne me trompe guère en mes juge-

¹ Voy. t. L. Recueil de l'Académie des inscriptions; Mémoire de Desormeaux sur la mort du prince de Condé.

² Voy. *Lettres missives* de Henri IV, publiées par M. Berger de Xivrey, t. II, p. 343. Lettre du 10 mars 1588 à la comtesse de Grammont.

³ Voy. *Lettres missives*, t. II, p. 345.

ments : *c'est une dangereuse bête qu'une mauvaise femme*, » et nous voyons dans les lettres qui suivent sa conviction de plus en plus se fortifier ¹.

Les apparences étaient contraires à la princesse, et l'opinion publique lui devenant de plus en plus hostile, ses plus proches parents s'émurent, la prièrent de poursuivre les coupables et de faire, par leur condamnation, cesser un état de choses qui la rend *la fable et la malédiction* de la France. Ce sont les propres expressions de sa belle-mère, dans sa lettre du 9 avril 1588, qui peint l'état des esprits cinq semaines après la mort du prince et que nous transcrivons entièrement.

« Autant de contentement que j'ay receu en vous nommant madame la princesse, j'ai d'occasion de regretter ce nom, tant que ne serez justifiée de la malheureuse accusation qui vous fera perdre l'honneur et la vie tout ensemble si vostre innocence ne vous justifie. Ce que je désire infiniment, ne pouvant croire que dans le cœur d'une femme bien née et nourrie, telle meschanceté se fust gardée pour le prince qui vous a tant honorée à vous rechercher et à vous espouser. Ceste perte est si grande pour toute

¹ Voy. Lettres des 17, 20, 21 mars, t. II. et celle sans date, p. 357.

la maison, que pour mon particulier l'honneur que j'ay receu de monsieur son père me convie assez de le plore le reste de ma vie. J'ay été des premières a demander justice à nostre roy, qui ne la peult et ne veult desnier. Leurs Majestez n'ont voulu recevoir vos lettres, ni messieurs les cardinaux les répondre. J'ay aussi parlé de vostre histoire à la royne mère du roy : elle m'a répondu estre tant amye de l'honneur et de la vertu, et a en telle horreur le faict dont on vous accuse, qu'elle ne se veult mesler de vous bâiller le deuil que ne soiez justifiée. C'est doncq à vous de travailler que vostre page soit prins, auquel on dict qu'avez fait donner nombre d'argent par vostre trésorier, et que l'un de vos valets de chambre a avoué avoir donné la première la poison. Ces indices avancent fort votre malheur. Il se dit davantage que aimiez avec telle passion vostre page qu'il tenoit le lieu de vostre mary ¹, avec tant d'autres villanies que la cour en a horreur et ne s'entretient maintenant que aux despens de vostre réputation, dont je vous estime très-malheureuse. Ceux qui vous ont conseillée (s'il est ainsy) ont plus faict contre vous que s'ils vous eussent donné la

¹ Le Prince était très-jaloux. Voy. Lestoile, 210, 246. — Et s'il faut en croire la Douairière et Henri IV (*Lettres miseses*, mars 1588) ce n'était pas sans raison.

mesme poison. Qui voudroit jamais vous voir, vous tenant sans honneur et sans âme ? Croiez que Dieu qui menace les empoisonneurs de n'avoir jamais part au royaume des cieux, permettra que la vérité soit cogneue, la justice exécutée. J'ay supplié très-humblement le roy de vostre part que le page fust arrêté ; Sa Majesté le désire et en a escrit ¹ ; mais on ne croit pas qu'en aiez envie. Je prie Dieu que le contraire soit ; mais quoy qu'il en soit, vous estes maintenant la fable et la malédiction de la France, et comme je croy de tout le monde, jusqu'aux barbares s'ils l'entendent ; mais est-il bien possible d'oster la vie à ung prince qui vous a tant honorée et tant aymée ; sy cela est, vous n'avez pire ennemie que vous-mesme ayant consenty à la damnation de vostre âme. Le temps, qui est père de la vérité, nous fera bientôt sages de vos déportements que je souhaite tous contraires à la créance qui s'en prend partout. Lorsque j'ay sceu que viviez en princesse d'honneur, et que respectiez un tel mary de si grande maison, j'ay désiré de vous faire service, et m'en fusse estimée heureuse ; mais maintenant que je vous veoy ainsi accusée, si vostre justification n'apaise ce trop grand bruit d'un si

¹ Voy. *Recueil* de M. Berger de Xivrey. Lettres du commencement d'avril et du 4. T. II, p. 343 et 345.

meschant acte, j'ay trop receu d'honneur de feu monseigneur mon mary, pour vouloir que une autre me surpasse en désir de vous estre la plus cruelle ennemie qu'aiez jamais eue, pleurant néanmoins vostre honte comme je voudrois qu'il n'en fust rien; et sy avez incité comme l'on dict, hastez-vous d'accuser ceux qui vous ont donné ce pernicieux conseil pour le bien de vostre vie et honneur, et je suppliray Dieu punir les meschants et estre protecteur des bons.

« De Paris, ce 1x avril 1588.

« Celle qui s'est cy-devant dicte votre belle-mère à vous faire service.

« FRANÇOISE D'ORLÉANS ¹. »

Henri IV avait désigné René de Cumont ², bailli de Saint-Jean-d'Angely, pour suivre l'instruction; mais sur l'appel de Brilland, on le remplaça par Valette, grand prévôt de Navarre. L'affaire fut instruite promptement, et aussitôt arrivé à Saint-Jean-d'Angely, le roi fit arrêter la princesse ³ et nomma une chambre de justice pour procéder à son jugement. Deux jours après l'exécution de Brilland, les juges ordonnèrent

¹ Cette lettre, que nous avons toute raison de croire inédite, est extraite du manuscrit 186, fol. 190, f. Brienne. Bib. imp.

² Sieur de Fiefbrun. C'est l'auteur du manuscrit que nous publions.

³ Voy. de Thou. Liv. 90, t. X, p. 244.

qu'il serait procédé contre la princesse, mais qu'à cause de sa grossesse la sentence ne serait exécutée que quarante jours après ses couches¹; que jusque-là elle serait séquestrée et ne pourrait voir que quelques dames désignées, au nombre desquelles était madame de Brisambourg, sœur du maréchal de Biron, femme de Jean de la Rochebeaucourt, commise pour être présente à l'accouchement et attester ce qui s'y passerait.

La princesse avait interjeté appel pour cause d'incompétence de la sentence des juges de Saint-Jean-d'Angely, et elle avait obtenu un arrêt à la date du 6 mai 1588, qui, attribuant la cause au parlement, ordonne la remise des pièces à son greffe et défend aux juges de Saintonge de procéder ². Un autre arrêt du 9 août 1588 avait défendu aux parents de la princesse ³ intervenants ⁴ de suivre le procès devant un

¹ Ce passage de de Thou où il s'agit d'un sursis d'exécution de sentence ne s'accorde pas avec celui du liv. cxvii, t. XIII, p. 27, où il n'est question que d'un sursis d'interrogatoire. Cette difficulté de textes est d'autant plus singulière que de Thou ayant eu les pièces du procès sous les yeux devait avoir une entière connaissance des détails.

² Le Parlement avait nommé d'office, pour représenter la Princesse, Montholon et Marion, avocats. Voy. Desormeaux, *Histoire de la maison de Bourbon*, chap. *Henri premier de Condé*.

³ François de Conti et Charles de Soissons.

⁴ Voy. dans les *Mémoires de Lestoile*, éd. in-12, 1744,

autre tribunal què le parlement de Paris; mais la commission de Navarre ¹ tenait peu de compte de ces décisions que le roi de France n'avait pas le pouvoir de faire respecter, et que ses officiers de justice ne pouvaient notifier qu'avec de grandes précautions pour leur sûreté personnelle ².

L'instruction suivait donc son cours. Les juges de Saintonge, pressés par l'opinion publique, sauvegardés par Henri IV qui se préoccupait vivement de ce procès et en hâtait la solution ³, s'inquiétèrent peu de l'arrêt du parlement qui les décrétoit de prise de corps et ordonnait la saisie de leurs biens jusqu'à ce qu'ils se fussent présentés pour rendre compte de leur conduite. Il est donc probable que leur sentence eût reçu son exécution, si la princesse n'était accouchée d'un fils le 1^{er} septembre 1588. L'affaire fut suspendue; l'attention se préoccupa

t. III, p. 325 : Escrit dressé par le conseil de Madame la Princesse.

¹ On peut voir, *Lettres missives*, t. II, p. 368, et *Mémoires* de Duplessis Mornay, Paris 1824, in-8, t. IV, p. 312, les noms des juges, qui furent remplacés comme on le voit par la lettre du 19 décembre 1588 à M. de Scorbiac.

² Les arrêts étaient publiés à Saintes et à Niort, où le roi avait garnison, par les huissiers royaux qui se contentèrent de les afficher à la porte Saint-Jean-d'Angely, n'osant pénétrer dans la ville. Voy. de Thou, liv. cxvii, t. XIII, p. 27.

³ Voy. *Lettres missives*, t. II du commencement d'avril, des 4-12 avril, 13 may, 19 décembre.

d'autres événements, les haines se calmèrent, on se contenta de retenir la princesse en prison. Elle y resta six années, jouissant cependant d'une certaine liberté, car elle allait deux fois par jour¹ voir son enfant en nourrice à Mazeroyp près Saint-Jean-d'Angely, et le sentier qu'elle suivait entre Beaufief et le chemin de ce bourg, porte encore aujourd'hui le nom de *chemin de la Princesse*².

Il faut constater ici que la date de la naissance de Henri II de Condé n'a pas été contestée par les contemporains. Il est certain que les ennemis très-nombreux de la princesse n'auraient pas laissé inaperçue une telle occasion de la compromettre et n'auraient pas accepté sans réclamation la date du premier septembre admise par tous les auteurs et confirmée par les généalogistes les plus sûrs³. Il restait contre la princesse, surtout parmi les protestants qui perdaient un chef dévoué en perdant le prince de Condé, un levain de haine qui fermenta longtemps, et que l'arrêt d'absolution du 24 juillet

¹ Il faut peut-être lire deux fois par semaine. Voy. *Protestation* de Damours; Appendice, p. 57.

² Voy. Massiou. *Histoire de Saintonge*. Paris 1838-9, in-8. T. II, p. 129

³ Voy. P. Anselme, t. I, p. 336. Les frères Sainte-Marthe. *Histoire généalogique de la maison de France*, in-fol. Paris, 1628, t. II, p. 195, et P. Lelong, t. II, 25788.

1596 augmenta encore. On prétendit que le prince avait été légitimé par cet arrêt. Le fait est matériellement inexact. L'arrêt, sur lequel nous reviendrons, n'avait point à trancher la question de légitimité qui ne fut jamais soulevée en justice ; c'est un simple arrêt d'innocence en faveur de la princesse, qui la décharge de l'accusation criminelle intentée contre elle à l'occasion de l'empoisonnement de son mari, et ne contient aucune autre décision ¹.

Si la légitimité de Condé eût été douteuse, les plaintes se seraient produites au moment de sa naissance, et les juges qui condamnaient si sévèrement la mère avaient tout intérêt à constater son indignité. Il ne s'élève cependant à ce moment aucune réclamation. Ce ne fut que longtemps après, lorsque les faits du procès furent effacés du souvenir, et que le prince, par sa cruauté, son avarice, ses intrigues, se fût fait un grand nombre d'ennemis, que l'esprit de parti s'empara de ce moyen de ridicule adopté toujours aisément par la foule.

On prétendit que Condé était né treize mois

¹ Le Prince de Condé ne tenait donc sa qualité de Prince du sang que de sa naissance, et la réponse du président de Mesmes, rapportée par Guillard dans ses *Généalogies* publiées par M. Louis Paris (Voy. *Cabinet historique*, 5^e année, p. 191), ne nous paraît pas probable.

après la mort de son père ; on fit des chansons où il est qualifié de prince grâce à la Faculté, et l'on alla jusqu'à dire que c'est à lui que Rabelais fait allusion dans le chapitre III du livre I^{er} de *Gargantua* ¹.

Les bruits populaires furent reproduits sans examen par quelques écrivains. Larréy les adopte, et Guyard, dans son *Traité de l'origine de nos rois*, ne comprend pas Henri II de Condé dans l'énumération des princes du sang ². On avait, dans les chansons, supposé une décision de la Faculté ; on supposa, dans les écrits sérieux, une instruction secrète de Henri IV à Sillery dont on ne put reproduire ni original ni copie ³.

Les amis du prince, maladroitement zélés, firent la faute d'acheter à prix d'argent ⁴ la mo-

¹ Ce chapitre est intitulé : « Comment Gargantua fut onze mois porté au ventre de sa mère. » Le P. Griffet nous fait remarquer que Rabelais en se moquant des décisions des auteurs romains et surtout des jurisconsultes sur la durée de la conception, parle de onze mois, non de treize, et qu'en outre ce chapitre se trouve dans l'édition de 1540 qui a précédé de 48 ans la naissance de Henri II de Condé ; il eût été plus simple de rappeler que Rabelais mourut en 1553.

² Cette omission avait été faite pour flatter le cardinal de Vendôme ; elle n'est pas dans tous les exemplaires. Voy. Amelot de la Houssaye, *Mémoires historiques*, t. II, p. 407, éd. 1737, in-12.

³ Voy. P. Griffet. *Remarques sur la naissance de Henri II, Prince de Condé*, à la suite de l'histoire de Tancrede de Rohan. — Liège 1767, in-12.

⁴ Voy. Guy Patin. *Lettres*. Paris 1846, in-8, t. II, p. 546. --

dification de quelques phrases défavorables à l'honneur de la princesse, répandues çà et là dans les mémoires du temps, et le public pensa qu'on n'eût pas payé aussi cher la suppression d'une imputation fausse. Les curieux conservèrent les passages élagués ¹, et des opinions personnelles émises peut-être dans la conversation prirent ainsi la valeur de documents historiques.

Quelques-uns furent plus mal inspirés encore. Au lieu de maintenir la naissance du prince au 1^{er} septembre 1588, date certaine et incontestée, ils acceptèrent une donnée fausse et examinèrent sérieusement s'il n'était pas possible que la grossesse se fût prolongée par exception jusqu'au treizième mois ².

Non-seulement aucune réclamation ne s'éleva au moment de la naissance du prince, mais on constata les signes heureux sous lesquels il était né et les présages célestes en sa faveur ³. Ce n'est point une flatterie qui dût être acceptée sans contradiction. L'astrologie était encore en

Le passage auquel il fait allusion et qui en effet a disparu de certaines éditions se trouve dans les *Mémoires de Sully*. Coll. Mich. et Pouj. T. I, p. 151.

¹ Voy. f. Dupuy, n° 87, Bib. imp., une copie des *Mémoires de Lestoile* de 1574 à 1588, où l'on a souligné ce qui n'est pas dans l'imprimé.

² Voy. le curieux article de Prosper Marchand, *Dictionnaire historique*. V°. BOURBON (HENRI de).

³ Voy. de Thou, t. X, p. 244, liv. xc.

crédit, et l'on voit le grand de Thou constater sérieusement l'influence des astres sur les destinées humaines ¹.

Le jeune prince de Condé fut élevé en Saintonge ; mais Henri IV, qui l'aima toujours beaucoup et ne cessa de le lui prouver, ne le perdit pas de vue. Nous voyons qu'en 1592 ² il le tint sur les fonts baptismaux et qu'il lui donna son nom ³.

Henri IV n'avait pas encore d'enfant ; le prince héritait de la couronne. Cette éventualité était prévue, car le pape n'avait accordé l'absolution à Henri IV qu'à la condition de faire élever Condé dans la religion catholique ⁴. Lorsqu'il eut six ans, le roi pensa qu'il était temps de le retirer de Saint-Jean-d'Angely, et de lui faire donner près de la cour l'éducation convenable à un héritier présomptif. Le pape le pressait vivement d'exécuter ses anciennes promesses, et, s'il faut en croire Caillières ⁵, l'avis du maréchal de Matignon, qui pensait que les hugue-

¹ Voy. de Thou, liv. xc, t. X, p. 216, *Histoire de Regiomontan*.

² Le samedi 20 juin.

³ Voy. Massiou, *Histoire de Saintonge*, t. II, p. 129.

⁴ Voy. Coll. Mich. et Pouj. *Palma Cayet*, chr. nov. p. 688. *Lettres du cardinal d'Ossat*, in-12, 1714, t. I, p. 412. Caillières, *Histoire de Matignon*. Paris, in-fol, 1661, p. 340.

⁵ *Histoire de Matignon*, p. 342.

nots remueraient tant qu'ils auraient Condé parmi eux, fit réfléchir le roi et le détermina à faire venir le jeune prince. Il lui donna pour gouverneur le marquis de Pisani un gentilhomme accompli¹, pour sous-gouverneur, M. de Haucourt, et pour professeur le savant Nicolas Lefevre. Les premières années s'écoulèrent obscurément, et nous pensons que la fréquentation des savants amis de son maître lui donna le goût des lettres et développa cette finesse d'esprit et cette souplesse de langage dont il fit souvent preuve. Mais son naturel fut toujours mauvais, et M. de Pisani, qui n'avait *nullement bonne opinion de lui et trouvait qu'il n'avait pas belle inclination*², ne put, malgré ses enseignements, modifier la dureté de son caractère. Il est vrai que la princesse fut toujours un obstacle³ et qu'elle contraria autant qu'il était en son pouvoir les desseins de M. de Pisani, qui, fatigué de cette lutte, était résolu de quitter son emploi, lorsqu'au grand regret de Henri IV et pour le malheur de son élève, il mourut le

¹ De Thou le nomme le vrai modèle de la noblesse, moins distingué par l'éclat de sa naissance que par sa haute vertu digne des anciens héros français. T. XII, p. 368.

² Voy. Tallemant, t. I, p. 49, et l'*Historiette du Prince*, t. II, p. 434, qui justifie ce pronostic. Edit. de M. Paulin Paris.

³ Voy. Tallemant, t. I, p. 54.

laissant sous la direction de M. de Belin, qui *s'accorda mieux avec la princesse que le marquis et fit de belles galanteries avec elle* ¹.

Fiefbrun, par des motifs faciles à apprécier, passe légèrement sur les détails de la jeunesse du prince, et ne fait qu'une allusion à la reprise du procès de la princesse. Nous croyons nécessaire de suppléer à son silence, et d'exposer la procédure qui précéda l'arrêt célèbre du 24 juillet 1596.

Il y avait longtemps que la princesse avait résolu de faire profession de la religion catholique; mais elle voulait avant d'abjurer être déchargée de toute poursuite et déclarée innocente par le parlement de Paris auquel le roi avait renvoyé l'affaire ². Elle était toujours prisonnière à Saint-Jean-d'Angely, et c'est pour avoir un prétexte de la faire venir à Paris avec son fils que le roi se fit présenter une requête ³ par les parents de la princesse. Ils demandaient, rappelant l'ancienne accusation, que l'affaire fût renvoyée devant un tribunal légitime, et que provisoirement leur parente fut mise en liberté, se rendant caution de sa comparution

¹ Voy. Tallemant, t. I, p. 50.

² Voy. de Thou, liv. cxvii, t. XIII, p. 26.

³ Voy. Caillières, *Histoire de Malignon*, p. 353.

en justice au jour que Sa Majesté ordonnerait ¹.

C'est sur cette requête que le roi ordonna ² au sieur de Saint-Mesmes, gouverneur de Saint-Jean-d'Angely, de remettre la princesse en liberté, et que le marquis de Pisani, nommé gouverneur du jeune prince, alla le chercher et le ramena avec sa mère à Paris ³.

Le procès fut donc repris au parlement, qui, par arrêts du 26 avril et du 28 mai 1596, cassa toutes les procédures faites à Saint-Jean-d'Angely en 1588, et ordonna que le prince de Conti et le comte de Soissons seraient appelés en la cour ⁴.

Ceux-ci protestèrent, récusèrent le parlement et voulurent que le procès fût jugé devant la Cour des Pairs, seul juge compétent; mais la princesse rappela, dans un écrit dressé par son conseil ⁵, que le prince de Conti et le comte de Soissons n'avaient pas toujours réclamé cette juridiction; qu'ils s'étaient portés parties civiles

¹ Voy. l'exposé de cette procédure. De Thou, liv. cxii, t. XII, p. 366.

² Le 1^{er} juillet 1595.

³ Les pièces du procès qui se trouvent à la Bib. imp., f. Saint-Germ.-des-Prés, 985; f. Dupuy, 88, et f. Brienne, 186, ont été publiées par Lenglet Dufrenoy dans le t. II, de l'édition qu'il a donnée du journal de Lestoile (1744, in-12). Voy. la requête et l'ordonnance, p. 329 et 335.

⁴ Voy. Lestoile, t. III, p. 338 et 342.

⁵ Voy. Lestoile. t. III, p. 325.

devant le tribunal de Saint-Jean-d'Angely en donnant procuration à Laisné pour y suivre leurs intérêts, et qu'ils avaient même reconnu la compétence du parlement en obtenant, le 10 décembre 1588, un jugement par défaut contre elle¹. La cour passa donc outre, et le 24 juillet 1596, sans avoir égard aux protestations, déclara la princesse pure et innocente des cas à elle imposés².

Le prince de Conti et le comte de Soissons prétendirent que l'affaire avait été jugée avec trop de précipitation, et ne pouvant faire recevoir leurs protestations au greffe, s'adressèrent au premier président de Harlay ; mais celui-ci leur représenta qu'ils avaient été jugés selon les règles, et leur montra les raisons de droit et de famille qui devaient les engager à ne pas renouveler les débats. Les princes comprirent leur intérêt, et depuis on ne parla plus de cet arrêt, qui fut enregistré par lettres patentes du roi dans toutes les cours du royaume, sans que les frères du prince de Condé fissent aucune protestation³.

Ainsi se termina ce procès qui laissa subsister contre Catherine de la Trémouille la première

¹ Voy. Lestoile, t. III, p. 328.

² Voy. Lestoile, t. III, p. 346.

³ Voy. de Thou, Liv. cxvii, t. XIII, p. 29.

accusation. Les pièces de l'instruction, en exécution de l'arrêt du 28 juin, ayant été jetées au feu par le greffier criminel, en présence d'Achille de Harlay, premier président, et d'Édouard Molé, rapporteur ¹, il est difficile de retrouver les dépositions des témoins et de nous éclairer sur la culpabilité de l'accusée. Il est certain que l'opinion de sa famille, du roi, du public et des historiens contemporains lui fut contraire ²; mais il faut faire la part des passions du moment, et jusqu'à ce que de nouveaux documents soient produits, renoncer à connaître la vérité de cette cause célèbre, à moins que d'argumenter sur des conjectures vagues, et de présenter, ainsi que l'a fait Desormeaux, des solutions hasardées.

Délivrée de la crainte de paraître changer de foi par un motif d'intérêt, la princesse abjura le 26 décembre 1596 dans l'église Saint-Michel à Rouen. Le légat du pape ³ fit la réconciliation en présence d'une foule immense. La princesse

¹ Voy. de Thou, p. 28.

² Voy. f. Dupuy, 322, la protestation de *Damours* et le refus d'admettre la princesse à la participation de la Cène. Nous donnons cette curieuse pièce, Appendice, p. 55.

³ Alexandre de Médicis, fils de Octavien de Médicis et de Françoise Salviati; évêque de Pistoie; archevêque de Florence; cardinal en 1583; élu pape sous le nom de Léon X le 4^{er} avril 1605; mort le 29 du même mois.

avait été préparée par son confesseur Joseph Texera , qui nous a laissé un récit complet de cette conversion ¹.

Fiefbrun passe légèrement sur les incidents peu importants de la jeunesse de Henri, pour arriver à son mariage avec la belle Charlotte-Catherine de Montmorency. On sait la passion insensée qu'elle inspira au roi. Sa correspondance témoigne de ses efforts pour hâter cette union qu'il considérait comme le moyen infail-
lible de fixer la princesse à la cour et de la garder près de lui. Nous ne ferons pas le récit de cet amour malheureux, des chagrins qu'il causa à Henri IV, des entreprises romanesques auxquelles il fut entraîné, et des moyens violents qu'il était sur le point d'employer si le prince de Condé, conseillé par des amis prudents ² et secondé par des serviteurs dévoués, ne se fût mis avec sa femme en lieu de sûreté.

¹ On le trouve à la suite de l'*Epitome* cité plus haut, p. ix, dans l'édition de 1598, sous ce titre : « Narratio in quâ tractatur de apparitione, abjuratiōe, conversione et synaxi illustrissimæ principis Carlotæ Catharinæ Trimollinæ, Principissæ Condæi Henrici Borbonii primique Paris mater. »

² Quoique le Président de Thou parût étonné de l'éloignement du Prince (voy. Suite de l'*Histoire de de Thou* par Rigaud, liv. III, t. XV, p. 80, de l'édition française), il est certain qu'il l'avait conseillé (voy. Virey, *Voyage à Milan* cité, p. 38) comme l'avait présumé Fontenay Mareuil. (Voy. Coll. Mich. et Pouj., ses *Mémoires*, p. 8.)

Nous avons publié le récit de cette singulière et célèbre aventure, écrite au moment même par un des auteurs de l'entreprise¹. Nous sommes heureux de le voir confirmé et complété par un agent du prince, qui n'était pas du voyage, mais qui devait être sûrement renseigné des affaires de son maître. Nous suivons donc Condé jusqu'à Milan, et Fiefbrun nous fait entrevoir les démarches qui se firent alors auprès du prince pour le déterminer à se déclarer en faveur des Espagnols. Condé se fût peut-être armé contre son roi et son bienfaiteur, si la mort de ce grand homme ne lui eût permis de rentrer en France et de reprendre sa femme et son rang. Le manuscrit s'arrête à l'entrée du prince à Paris et aux premières faveurs qu'il reçut du nouveau gouvernement. A partir de ce moment, sa vie est publique, elle appartient à l'histoire générale, et c'est probablement la raison qui décida René de Cumont, qui vécut encore longtemps, à ne point continuer cette relation intime faite, nous le pensons, pour être mise dans les archives du prince et lui rappeler un serviteur dévoué².

¹ Voy. *l'Enlèvement innocent* par Virey, vol. XVI du *Trésor des pièces rares ou inédites*. Paris, Aubry, 1859.

² Haag, *France protestante*, part. VII, p. 145, suppose qu'il dut à ce discours sa nomination de conseiller d'État.

Nous avons peu de choses à dire de René de Cumont, sieur de Fiefbrun, seigneur de Vossay, de la Barbotière et de Pluvialt. Il était d'une famille très-ancienne, et l'on peut voir sa généalogie dans Maichin ¹. Lieutenant particulier de Saint-Jean-d'Angely en 1587, il fut chargé des premières procédures contre la princesse et les suivit activement. Maire en 1590 et 1591, il se défit de cette charge en 1593; mais, en 1614, Louis XIII le nomma conseiller d'État, dignité qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en mars 1635.

Fiefbrun paraît peu dans l'histoire; on le retrouve dans quelques commissions où il joue un rôle assez obscur. Quoique député aux synodes nationaux de 1603 et de 1609, lorsqu'il jugea sa qualité de protestant nuisible à ses intérêts, il abjura selon Haag² afin de s'attirer la faveur du prince de Condé, alors ennemi acharné des protestants, et il publia à cette occasion les raisons de sa conversion, que le *Mercure français* nous a textuellement conservées³.

Quels que soient les motifs personnels qui ont engagé Fiefbrun à écrire ce discours, les

¹ Voy. *Histoire de Saintonge*, in-fol. 1674, à Saint-Jean-d'Angely, p. 131, et P. Anselme, t. VII, p. 27.

² Voy. *France protestante*, part. VII, p. 145.

³ Voy. t. VIII, p. 494.

faits qu'il contient sont importants pour l'histoire particulière des princes français. Il est difficile de pénétrer dans la vie intime des grands personnages et d'éclairer les points qui touchent à leur histoire privée ; nous pensons donc que le manuscrit de Fiefbrun ne sera pas sans intérêt pour les historiens de la famille de Condé, et nous serons heureux si le document oublié que nous publions peut leur être de quelque utilité.



VERITABLE DISCOURS

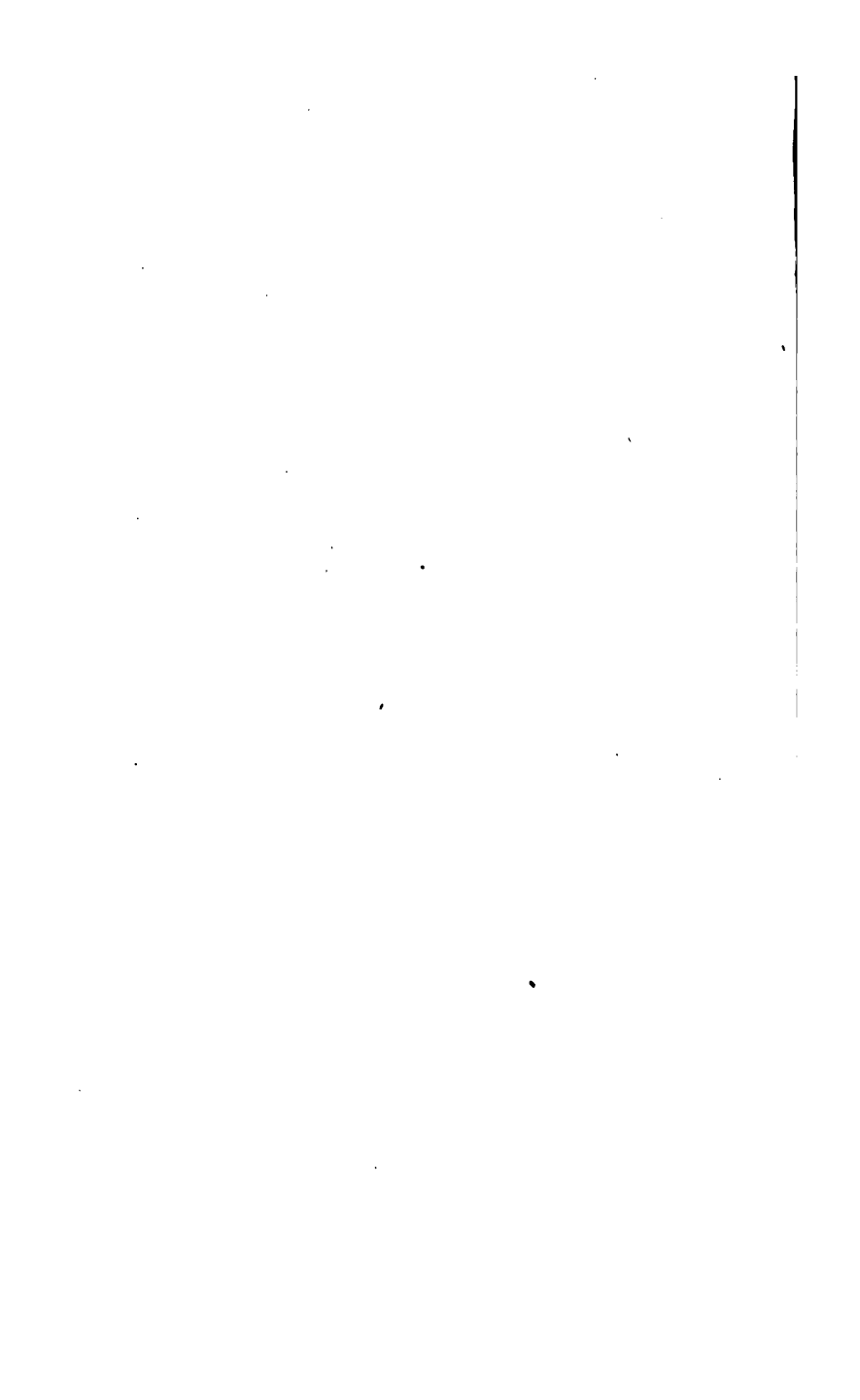
DE LA NAISSANCE ET VIE

DE MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONDE

JUSQU'A PRESENT

A LUI DESDIE PAR LE SIEUR DE FIEFBRUN.



SOMMAIRE

Entrevue du prince de Condé et de Mademoiselle de la Tremouille.— Ils se promettent mariage.— Difficultés que fait la douairière.— Déroute d'Angers.— Le prince se réfugie à Guernesey.— Siège de Taillebourg par Matignon.— La jeune princesse défend la ville.— Le prince revient à Guernesey.— La princesse le reçoit à La Rochelle.— Leur mariage.— Mort du prince.— Naissance de Henri II de Condé.— Henri IV le fait venir à Paris.— Son éducation.— Son mariage avec Mademoiselle de Montmorency.— Amour du roi pour la princesse.— Lettre du roi au prince.— Sa réponse.— Sa fuite en Flandres.— Détails du voyage.— La princesse est reçue à Bruxelles.— Voyage du prince à Milan.— Il demande secours au roi d'Espagne.— Il revient en France à la mort de Henri IV.— Son entrée dans Paris.— Dons qu'il reçoit.— Arrivée de la princesse.



DISCOURS

L'HOMME qui n'a jamais passé par l'estamine des afflictions du monde n'est pas digne d'en goustez les douceurs, veu que toutes choses se connoissent par les contraires. La chaleur de l'esté est plus agréable après les rigueurs de l'hyver, le calme après la tempeste, la santé après la maladie, la prospérité après l'adversité. Quand Homère nous veut despeindre son Ulysse prudent et advisé, il nous le faict veoir après mil et mil dangers soufferts et commence à le descrire par ses divers voyages, disant qu'il connoissoit les mœurs de plusieurs peuples et avoit veu nombre de villes, car c'est au milieu des hazards, des feux et des flammes que la vertu humaine eslance ses rayons. Le bon marinier donne l'expérience de son

sçavoir pendant l'orage, le bon capitaine aux assauts et batailles. Le cœur généreux combat la fortune et résiste par sa prudence et magnanimité à ses plus cruelles attaques et persécutions. Sy Hercule, sy Alexandre, Scipion, Annibal et Cæsar n'eussent jamais quitté leurs pays, sy Thémistocles et Aristides n'eussent rendu par leurs labeurs, tesmoignage de leur constance, leur renommée n'eust esté sy célèbre en tout l'univers. Sy pour ne rien emprunter de nos voisins, Charlemaigne et nostre grand Henry n'eussent monsté leur valeur et force de courage contre un nombre innombrable d'ennemis, leur réputation ne seroit sy entière et sy recommandable à la postérité. L'écriture sainte nous enseigne que les plus favoris de nostre Dieu ont esté esprouvés à semblable pierre de touche et que par les afflictions il nous faut entrer au royaume des cieux. C'est la plus belle escolle en laquelle puisse estre exercée la jeunesse des grands princes et qui m'a esmeu de produire en publicq les divers et véritables accidens auxquels a esté subjecte dès sa conception l'excellence de Monseigneur le Prince de Condé, affin qu'au milieu de la félicité présente se ressouvenant du passé ces escrits luy servent de pareille instruction que celle du page de Philippes, roy de Macédoine, envers son maistre, luy remémorant chaque jour qu'il estoit subject à la mort et au revers de la fortune, non que son bel

esprit ne voye assez clair et ne soit remply des plus belles notions qui se peuvent désirer, mais seulement pour luy confirmer et luy rafraischir la mémoire, estant chose agréable d'ouyr discourir des périls passez, assuré d'ailleurs qu'en luy obéissant je ne puis faillir et qu'en cet Abrégé je ne rapporteray que la vérité des choses donct je suis oculaire tesmoing, et pour les autres j'ay suivy un Ephéméride qui m'a esté mis entre les mains de la fidélité duquel il n'y a a doubter.

Plusieurs grands personnages ont senti dez leur première enfance des changemens divers et amertudes des vicissitudes de leur siècle, mais d'avoir encouru dès le ventre de leur mère telles mutations soudaines et variables qu'a faict Monseigneur, l'histoire m'en suggère peu. Or pour entendre les progrez de ses adventures dès leur origine, nous sçavons que feu Monseigneur de Bourbon, prince aussy religieux, courageux, libéral, constant, éloquent, clément et orné de toute vertu que la France en aye nourry depuis la mémoire de nos pères ¹, se voyant veuf ² et sans hoirs masles, desira en l'an mil cinq cens quatre vingt cinq de trouver un party

¹ Voy. le portrait que de Thou a tracé. T. X, p. 243, éd. de Londres, 1734. In-4.

² Il avait épousé au mois de juillet 1572 Marie de Clèves, marquise d'Isles, fille puînée de François de Clèves premier du nom, duc de Nevers, et de Marguerite de Bourbon Vendôme. Elle mourut en couches à Paris le 30 octobre 1574.

sortable a sa grandeur et a son mérite, et sur plusieurs et divers rapports qui luy furent faicts des rares perfections de Mademoiselle de la Trimouille¹ qui vue l'illustre maison dont elle estoit descendue ne cedit en beauté et dons d'esprit a aucune Dame ny Damoiselle de ce Royaume, se résolut de rechercher son alliance, et pour parvenir à son dessein il fit secrettement traiter avec Madame sa mère² par un de ses affidés serviteurs. Elle receut ceste nouvelle avec beaucoup de contentement, prévoyant par ce mariage le bien et grandeur de Mademoiselle sa fille et pour l'avancer elle l'envoya avec un honorable équipage et conduite du lieu de Thouars son séjour ordinaire à Taillebourg, chasteau d'assiette forte et importante sur la rivière de Charente, espérant la suivre de près. Elle n'est sy tost arrivée que Monseigneur le Prince qui tenoit lors Brouage assiégé en ayant eu avis faict entreprise de la visiter, et estant accompagné d'une partie de sa cavallerie se transporte audit Taillebourg ou il ne voulut entrer qu'avec trois ou quatre gentilshommes, déposant sa

¹ Charlotte-Catherine de la Trémoille, fille de Louis III de la Trémoille, duc de Thouars, et de Jeanne de Montmorency.

² Jeanne de Montmorency, fille de Anne de Montmorency, connétable, et de dame Anne de Lalain, sa seconde femme. Mariée le 29 juin 1549 à Louis III de la Trémoille, morte à Sully le 3 octobre 1596.

vie et sa fortune au saint temple d'amour a qui il vouloit dedier son cœur pour victime, le livrant captif aux beaux yeux de celle en qui il eseroit rencontrer une mutuelle ardeur pour faire entr'eux un lien indissoluble de leur volonte. Il n'a sy tost veu ce divin object que ravy de ses rayons il ne luy descouvre son intention laquelle aussy modestement qu'agréablement acceptée. Ils se promirent des lors de vivre et mourir ensemble moyennant le consentement de Madame de la Trimouille assez conneu de Mademoiselle sa fille. Or nous remarquerons qu'il n'y avoit dans cette forteresse que vingt-quatre hommes de main dont la moitié aucunement asseurée à madite damoiselle et des autres elle avoit subject de soupçon, qui fut occasion que toute la nuict elle ne reposa aucunement craignant que la candeur et franchise de ce grand Prince ne fut offensée par quelque inopinée surprise, veu qu'il estoit du party contraire. Elle eut donc un soing extrême de veiller pour sa seureté jusques au matin, ordonnant elle mesme les sentinelles et s'enquerrant à toutes heures des rondes qu'elle envoyoit faire, s'ils ne descouvroient rien qui peut troubler le repos de nostre Prince amoureux, qui levé de bon matin, apres s'estre armé et transporté dans la chambre de sa maistresse luy fist de rechef entendre les mouvements de son affection et plus particulièrement luy laissa deux

lignes de sa main avec sa signature contenant l'assurance de sa foy touchant leur futur mariage. Apres mille promesses réitérées que la seule mort seroit la séparation de leur union, il prit congé de sa maistresse et passant a Saint Jean d'Angely se joinct à ses troupes et s'achemine vers Angers dont il avoit eu advis d'un bon succès pour l'avancement de son party. En son chemin il rencontra Madame de la Trimouille grandement estonnée à cause de la publication de l'édict rigoureux de juillet contre ceux de la religion, soit a cause que le deffunt roy Henry troisieme envoyoit suivant le bruiet commun en Guyenne. Ce qui engendroit tant de crainte en l'ame de ladicte Dame qu'elle tascha par plusieurs moyens de retracter ses parolles et de rompre le traité de mariage avec mondit seigneur¹ qui néanmoins affin d'eluder tous ses efforts par la constance de son amitié en donna advis secrettement a sa maistresse, et n'ayant lors encre ny papier propre luy inscrivit sur un feuillet de ses tablettes qu'il rompit exprès tels et semblables mots : « J'ay trouvé Madame
« vostre mère soit de peur ou autrement fort con-
« traire a mon bien, j'espère vaincre ses rigueurs
« par ma perseverance et par ma conduite vous
« jurant seule de mon cœur, que ny ses oppinions

¹ Voy. de Thou, t. IX, p. 401.

« ny aucun accident ne pourront empescher que
« jusques au tombeau je ne sois vostre invariable
« serviteur. » S'estant mis en chemin, il passe la
riviere de Loire avec ses troupes et n'est sy tost
au delà, que tous les passages sont saisys et fermez
par ses ennemis, dont au commencement il ne se
soucioit, esperant que par la prise du chasteau
d'Angers il pousseroit plus outre ses armes et fe-
roit veoir a la ligue les effets de sa vailleure. Mais
nos propositions n'estant secondées souvent des
dispositions divines, il n'est guère avant en pays
qu'il est deument adverty que le chef de l'entre-
prise ¹ ayant esté tué d'une arquebusade par une
fenestre le nez avoit saigné au demeurant, ils s'es-
toient rendus à discrétion ². Il changea donc de
délibération et pensa à son retour, pour lequel
s'estant approché de la rivière de Loire, il la trouva
armée de batteaux couverts et de nombre de soldats
avec des petites pieces de campagne, et après avoir
employé plusieurs jours en vain a chercher un
passage propre il fut conclu par l'advis du conseil
de separer les troupes et le plus secrettement
qu'on pourroit, essayer de se retirer en pays de

¹ Rochemorte.

² Voy. sur l'expédition d'Angers et la déroute qui en fut
la suite, de Thou, liv. LXXXII, t. IX, p. 385 et suiv. de l'édition
française 1734, in-4, Londres. — P. Mathieu, p. 506. — Et
surtout les *Mémoires de la Ligue*, t. II.

seureté. Parmi cette confusion on ne vit jamais aucun désordre, beaucoup de tristesse à la vérité et de deuil quand il fut question de prendre congé de Monseigneur, qui seulement suivy de cinq ou six gentilshommes¹ prit party dans la Bretagne en habit inconnu et après mil et mil dangers passa la mer vers les isles de Grenescay qui sont de la domination d'Angleterre². On peut dire de cette deroutte qu'en un grand malheur on ne vit jamais plus d'heureuses rencontres, veu que de tant de noblesse et de nombre d'arquebusiers à cheval au milieu de pays extrêmement contraires, il ne se perdit aucun homme. Tous ceux, qui ça qui là, estant enfin rendus sains et saufs dans leurs maisons et ny eut qu'une partye de leur équipage perdue. Pendant ces disgraces, Monsieur le Mareschal de Matignon³, commandant pour lors en Guyenne, ayant sceu le deslogement de Monseigneur le Prince de devant Brouage où il avoit laissé pour commander en son absence le seigneur de

¹ La Trémoille, Avantigny, Clermont d'Amboise (de Thou, t. IX, 396).

² Le prince traversa le Maine et s'embarqua entre Avranches et Saint-Malo (de Thou, t. IX, 396).

³ Jacques Goyon, sire de Matignon deuxième du nom, comte de Thorigny, prince de Mortagne, lieutenant général en 1562, chevalier de l'Ordre en 1566, gouverneur et lieutenant général de Normandie en 1575, gouverneur de Cherbourg en 1578, maréchal en 1579, meurt le 27 juillet 1597.

Saint Mesme¹ avec quelques régimens de gens de pied mal fournis, se résolut de les aller visiter et tailler en pieces, dont ledict sieur de Saint Mesme ayant eu le vent se retira fort heureusement² et ramena sa petite troupe sans perte dans son gouvernement à Saint Jean d'Angely où il est suivy de près par ledict sieur Mareschal qui voyant en passant l'importance du chasteau de Taillebourg³ conclud en luy mesme de l'emporter de force ou de finesse. Pour y parvenir il n'oublia aucun artifice, donnant à entendre par diverses lettres à Madame de la Trimouille que pour le service du Roy elle ne debvoit faire aucun refus de luy livrer la place qu'il luy conserveroit avec toute fidélité et luy remettroit aussy tost la guerre finye. A quoy elle inclinoit entierement sans l'empeschement de Mademoiselle sa fille qui armée d'un courage viril comme une jeune amazone, n'ayant lors quinze ans accomplis, s'opposa genéreusement a ceste reddition disant qu'elle tiendrait inviolablement la foy qu'elle avoit promise à Monseigneur le Prince en luy conservant ce chasteau jusques à la mort. Ce

¹ Jean de La Rochebeaucourt, sieur de Nesmes, gouverneur de Saint-Jean-d'Angely. Né à Varaize en 1533, mort vers 1603.

² Voy. Caillières. *Histoire du maréchal de Maignon*, in-fol. Paris 1661, p. 174.

³ Voy. pour les détails du siège, de Thou, liv. LXXXII, t. IX, p. 400.

que voyant Madame sa mère aussy pereuse que sa fille se monstroït résolue, sort de Taillebourg pour se retirer à Thouars, ne voulant, disoit elle, estre blasmée envers le Roy de l'oppiniastreté de sa fille. Elle n'est pas sy tost partye que voila Taillebourg investy par les troupes dudict sieur Mareschal qui jette dans la ville audessous du chasteau vingt deux enseignes de gens de pied, loge deux mil Suisses au bourg de Saint-Savenien distant seulement de deux lièues pendant que luy avec le reste de son armée tient la campagne; faute signalée pour un grand capitaine comme luy, car s'il eust aussy bien attaqué Saint Jean desnüé d'hommes a cause de la peste ou bien Pons, sans doute il les eust emportés. Icy nostre belle guerriere ranime ses esprits, conservant tout par sa prudence et se deffiant de douze de ses soldats, des vingt quatre quelle avoit dedans le chasteau, les fit sortir un apres l'autre sous divers prétextes et avec ce qui luy restoit et quelques pages que luy avoit laissés Monseigneur le Prince, faict la meilleure mine qui luy estoit possible devant ses ennemys qui ne luy donnaient tant d'apprehension par leurs armes, que par le bruict qu'ils faisoient courir de la defaïcte et mort de mondict seigneur. Neantmoins ayant pris une bonne resolution au milieu de tant d'ennemys elle donne ordre que deux couleuvrines qu'elle avoit dans la place fussent affütées

du costé de la porte qui regarde la ville pour servir d'espouvante a ceux qui voudroient trop entreprendre. Aux sommations qui luy estoient faictes chaque jour de se rendre et prevoyant qu'enfin faute de vivres elle pourroit estre contraincte à quelque dur party elle faict descendre avec une corde un de ses vallets de pied par le derrière du chasteau, bien que ce lieu à cause de la hauteur semble inaccessible et donne advis de son estat aux sieurs de Saint Mesme et de la Boullaye ¹, nouvellement revenu avec sa troupe de cavalerie entière et quelques autres gens de guerre de la déroute susdite ². Aussy les lettres receues les protestans ne faillirent de la secourir et au jour pris se rendent près du chasteau où cette courageuse Pantasilée sur l'advis donné dez le matin avoit envoyé le bonjour a ses ennemys par les couleuvrines, par lesquels ayant battu et rompu les flancs de la maison du sieur du Bourdet, leur principale deffense, elle donne tout moyen audit sieur de la Boullaye de surprendre laditte ville et de porter une fascheuse camisade a ceux qui le jour auparavant se vantoient de la tenir bientost en leur puis-

¹ Charles d'Eschallard, seigneur de La Boullaye, gouverneur de Taillebourg et Fontenay, vice-amiral de Guienne, chevalier de l'Ordre, mort vers 1595.

² Voy. pour la retraite des troupes, *Mémoires de la Ligue*, t. II, p. 156.

sance. A ce combat, cinq ou six enseignes de gens de pied furent gagnées et après les joyes et allégresses d'un sy bon avènement il fut advisé par ladicte Damoiselle et de son seul mouvement que ce seroit pour le mieux de la conduire à la Rochelle où elle désiroit aller recevoir Monsieur le Prince, et pour cet effect après avoir pourveu à la seureté de la place, icelle munie de bons soldats et d'un bon capitaine, accompagnée dudit seigneur de la Boullaye et d'un gros de cavallerie, elle s'y achemine comme en triomphe, faisant porter les enseignes qui avoient esté conquestrées par son adresse et dextérité sur ses ennemys. Et me souvient qu'au mesme temps feu Monsieur le Duc du Mayne estoit a Poitiers et attendant son armée pour aller faire la guerre en Guyenne l'escrivit a un de ses serviteurs et ces lettres ayant esté interceptées et deschiffrées on descouvrit le desplaisir qu'il avoit receu de sçavoir que par l'adresse d'une fille une telle troupe de bons guerriers avoit esté deffaicte. Elle n'est sy tost à la Rochelle qu'elle faict equipper deux navires et iceux bien armez soubz la conduite du sieur Duplessis jette le despeschant devers Monseigneur le Prince pour le ramener en France. Il le trouve auxdites Isles de Grenescay ne sçachant ce qui s'estoit passé depuis son absence et se préparant pour traverser en Angleterre et là essayer d'avoir quelque support et

soulagement en ses misères. S'il eut du contentement de voir ledit sieur Duplessis avec lettres favorables de sa maistresse suivies de tant d'effets de sa bienveillance, celui seul est capable de le comprendre qui a esté affligé et amoureux. Tant y a que voyant arriver au port ces deux navires et ayant eu advis de ces bonnes nouvelles par un esquif qu'il avoit envoyé exprès, il n'eust le loisir d'attendre ledit sieur Duplessis, mais dans le mesme esquif fut le trouver à son bord ou il leut entièrement le paquet de sa bien aymée Dame, suivant lequel dès le lendemain matin il s'embarqua et ayant eu le vent favorable dans peu de jours se rendit à la Rochelle ou lors j'estois et eus l'honneur d'accompagner ceste Princesse au port ou elle receut son excellence avec tant de ressentiment de son bonheur que jamais on ne vit rien au monde qui surpassa en amitié et reciproque union leurs caresses et bien venues, suivies d'une joye publique de la noblesse et du peuple qui ne se peut exprimer. Quelques jours passez en ces esbattements, nos deux passionnez de veoir le jour de l'accomplissement de leur mariage, donnent tel ordre ayant obtenu l'approbation de Madame de la Trimouille que toutes choses furent tost prestes au lieu de Taillebourg pour la célébration de leur hyménée, lequel fut secondé de toute benediction du ciel pendant le peu de temps qu'il a pleut a

Dieu qu'ils ayent demeurés ensemble ¹. L'année a grand peine achevée depuis leurs nopces Madame accoucha d'une fille ² digne pour sa nourriture d'une telle mère. Tandis que ce couple heureux au milieu des tempestes de Mars jouissoit des plaisirs que peuvent souhaiter deux cœurs bien nays par une vraie sympathie et conformité de volonte, leur séjour plus ordinaire estant a Saint Jean d'Angely, Monseigneur le Prince ne laissoit de se hazarder aux exercices de la guerre, a tous moments se trouvoit en personne aux combatz, fit veoir par prouvè a ses ennemys que rien ne se pouvoit esgaller a sa vertu, tesmoing la deffaicte du régiment de Thiercelin près de Xaintes ³, tesmoing la bataille de Coutras ⁴ ou il rendit telle preuve de sa vaillance et bon jugement au milieu et au commencement qu'après avoir esté porté par terre il ne laissa ayant esté tost relevé d'y estre et encore des premiers a l'entière desconfiture de ses ennemys entre lesquelz le seigneur de Saint Luc ⁵, un de ses plus contraires, estant tombé entre ses

¹ Le mariage fut célébré le 16 mars 1586. Voy. de Thou, t. IX, p. 574.

² Éléonore de Bourbon, née le 30 avril 1587, mariée en 1606 au prince d'Orange, morte le 20 janvier 1619 sans enfants.

³ Voy. de Thou, liv. LXXXV, t. IX, p. 575. — P. Mathieu, in-fol. 1624, p. 509.

⁴ Voy. de Thou, liv. LXXXVII, t. X, p. 13, et *Mémoires de la Ligue*, t. II, p. 239. — P. Mathieu, p. 534.

main, reconnu de quelle clémence estoit doué le Prince, au plus chaud de la bataille non moins heureux a vaincre que facile a pardonner a ce brave guerrier qui par dessein et animosité s'estoit adressé a son gros et a sa troupe et l'ayant choisy de l'œil l'avoit désarçonné d'un coup de lance a l'improviste, il le rendit tellement sien pour ses courtoisies que dès ce jour là jusques au tombeau, il a confessé n'estre obligé de tant a ame vivante ¹. Or d'autant que ce n'est mon but d'escrire les particularités de cette rencontre advenue au mois d'octobre quatre vingts sept pres de Coutras ² entre le Roy deffunct, lors Roy de Navarre, ayant avec luy Monseigneur le Prince et le Duc de Joyeuse ³ qui y termina ses jours, je reviendray au succès du peu de vye qui resta a cet excellent qui, retournant a Saint Jean plein de gloire et de trophées, croyoit reposer quelque temps après tant de travaux avec sa chère compagne, laquelle devint grosse parmy les réjouissances dont ils jouirent ensemble durant les mois de novembre et décembre; mais Dieu, après avoir laissé ce couple heureusement vivre par quelque temps uny, prevent et ordonna de ce qui estoit plus expédient pour sa

¹ Voy. P. Mathieu, p. 534.

² Voy. *Mémoires de la Ligue*, t. II, 239.

³ Anne, duc et pair en 1581, amiral et chevalier de l'Ordre en 1582, gouverneur de Normandie en 1586, mort le 20 octobre 1587.

gloire et pour leur salut, ou nous voulant chastier a cause de nos peschez, nous priva de là conduite et présence de ce grand Prince, les vrays delices de ceux qui avoient l'honneur de sa connoissance et le retira de ce monde le cinquiesme jour de Mars en suivant quatre vingt huict ¹. A représenter les regrets que ses serviteurs en avoyent, le papier ne sçauroit, tant y a qu'entre bon nombre qu'il laissa il ny en avoit aucun qui librement n'eut donné sa vye pour le faire revenir. Je feus un de ceux qui furent esleus pour rapporter ce piteux accident à Madame son espouse que je trouvay descendant un degré du grand corps de son hostel pour le venir visiter a son petit logis separé d'une basse cour ou elle croyoit le trouver vivant, nul n'ayant encore pensé qu'il fut sy pres de son dernier jour, veu qu'il n'estoit saisy de son mal que du jeudy au soir après soupper et avoit eu quelques heures d'inter valle de ses douleurs et colique mortelle; aussy tost quelle m'apperceut elle se doubta de son malheur et me pressant de luy declarer en peu de parolles elle tomba en pamoison, et soudain portée en son lit, ses extremes lamentations commencèrent accompagnées de tant de sanglots et souspirs qu'ils ne peuvent estre creus que par ceux qui les ont veues et entendues. Ils furent tels que je me suis

¹ Voy. de Thou, liv. xc. t. X, p. 243. — P. Mathieu, p. 542.

souvente fois esbahy qu'ils ne mirent son fruit hors de son ventre, ce qui n'eust esté sans exemples et à moindres occasions. Après avoir essayé de la consoler et mettre son ame en quelque repos, il nous fallut employer tant à l'ouverture du corps qu'à empêcher et accoiser la fureur d'un peuple extrêmement esmeu, tant pour avoir perdu le père commun du pays que par une calomnie et très pernicieuse imposture suscitée contre cette pauvre Princesse par ses ennemys et envieux tres-meschants qui desiroient estouffer avant sa naissance le gage précieux qu'elle avoit conçu, ou par la force d'une fausse accusation ou par une infinité d'ennemys et d'apprehensions qu'ils luy suscitèrent. Je ne rapporteray en cet endroit les services par moy rendus pendant ces troubles indicibles, m'assurant qu'elle et Monseigneur ne les ont mis en oubly, louant Dieu des occasions qu'il m'a sugerés de leur pouvoir tesmoigner ma fidélité. Pendant donc les six mois qu'elle fut encore enceinte elle fut retenue en son logis subjecte à mille medisances, ouye et interrogée souvent par des juges deleguez et incompetans non comme grande Princesse, mais comme simple Damoiselle, sans aucun esgard de sa qualité et de son privilège. Je laisse a penser a tous ceux qui en ont ouy parler combien d'angoisses, combien de désespoir assaillirent son ame pendant un sy long temps auquel il ne luy estoit permis de

parler ny conterer qu'a deux ou trois de ses familiers sans autre conseil ny support, et toutes fois ce grand Dieu qui est le protecteur des innocens la fortifia tellement et luy donna telle constance que contre l'attente de ses ennemys elle accoucha le jedy premier jour de septembre ensuivant après avoir faict paroistre sa grandeur et intégrité a ses plus rigoureux juges qui furent contraincts par la naissance heureuse de cet astre nouveau d'admirer la Providence divine. J'eus cet honneur que je feus le premier homme entre les bras duquel il fut mis, ayant esté enveloppé de ses drappeaux par la sage femme dès qu'il vint au monde. Je ne scay quelle splendeur de sa future grandeur apparut evidente. On remarqua au ciel un flambeau extraordinaire, comme aussy le jour de son baptesme¹, l'air estant serein sans aucunes nuées, on ouyt un agreable esclat de tonnerre que plusieurs entendant aux météores prindrent pour bons presages. Sa nourriture et enfance premiere, jusques en l'âge de sept ans en la ville de Saint Jean d'Angely nous en donna d'amples assurances, son esprit outre la bonté de son corps se monstra facile et doux aux instructions de la vertu², Ma-

¹ De Thou rapporte ces présages au jour de la naissance. T. X, p. 244.

² Tallemant dit le contraire. Voy. t. I, *Historiette du marquis de Pisani*.

dame sa mere n'ayant rien espargné pour ce subject. Pendant ces années le Roy deffunct ayant par ses armes tiré la couronne des mains de ses ennemys et reduict en son obéissance la bonne ville de Paris, jugea avoir esté deument informé de la fausseté des accusations intentées contre Madame la Princesse, et qu'il debvoit pour le bien de son Estat et de son service retirer près de Sa Majesté le fleuron de Lys qu'il désiroit pourvoir attendu les bons et véritables rapports qui luy en estoient faicts chacun jour. C'est pourquoy il luy choisit feu monsieur le Marquis de Pisany ¹, l'un des plus sages seigneurs du Royaume, pour l'aller quérir et le gouverner. Estant lors à la cour, il fut vers Monsieur de Sainct Mesme, commandant pour lors à Sainct Jean, affin que sans aucun scrupule ny dellay il ne failly d'obeyr au commandement que luy feroit de la part du Roy mondict sieur de Pisany ². Après donc un sy long orage voicy quelque apparence de beau temps, car par toutes les villes son excellence fut receu avec beaucoup de magnificence et luy firent pareilles

¹ Jean de Vivonne, sieur de Saint-Goard, ambassadeur en Espagne et à Rome, mort le 7 octobre 1599. De Thou a dit qu'il ne connaissait pas de plus belle vie à écrire. Voy. le portrait qu'il trace, liv. cxii, t. XIII, p. 389, et les regrets qu'Henri IV eut de sa mort. *Lettres missives*, t. V, p. 175, et surtout le *Commentaire* de M. Paulin Paris. Tallemant, t. I, p. 51.

² De Thou, liv. cxii, t. XII, p. 367.

entrées qu'aux enfans de France, mesme à Paris Messieurs du Parlement luy feirent la reverence en corps, honneur non encore rendu a aucun Prince du sang¹. Le Roy le receut fort humainement et voulant pourveoir a son instruction fit eslection du sieur Lefebvre², digne Chiron pour un tel Achille, ou plustost un vray Aristote pour un Alexandre, soubz lequel il a tellement profité que ceux qui le voyent familièrement s'en estonnent tant il est rendu susceptible de la connoissance des langues et de plusieurs sciences. L'ordinaire séjour de ses estudes a esté à Saint-Germain et à Saint-Maur jusques à l'aage de quinze ans qu'il vint a Paris pour s'adonner heureusement aux exercices du corps et joindre Mars avec Minerve. Comme il est a la cour, plusieurs courtisans appréhendant la vivacité de son bel esprit, commencèrent a jeter les semences des calomnies pour empescher (en tant qu'en eux estoit) les effects de la bienveillance du Roy en son endroict, et firent en sorte que ses pensions furent toujours médiocres et encore asses mal payées, de façon que dès son commencement il luy a fallu combattre la nécessité nonobstant laquelle il n'a toujours laissé de paroistre et de s'ac-

¹ Voy. *Lettres de Henry IV* publiées par M. Berger de Xivrey, t. IV, p. 480.

² Nicolas Lefevre, né à Paris le 2 juin 1544, mort le 3 novembre 1612. Il fut précepteur de Louis XIII.

querir nombre de serviteurs, demeurant aux limites de son obeissance envers Sa Majesté. Enfin l'aage, le corps et l'esprit croissant de ce Prince, le Roy trouva bon qu'il se mariast, et de faict après avoir considéré qu'il n'y avoit Dame ny Damoiselle en son Royaume qui en beauté ¹, vertu et alliance surpassast la fille ² de Monsieur le Conestable, il se resolut obeissant a Sa Majesté de l'espouser et en furent les solemnitez accomplies le dix septiesme may mil six cens neuf. Comme l'heureux jour de son hymenée n'estoit passé ses ennemys renouvellant leur ancienne rancune employèrent tous leurs artifices pour aliener le cœur de Sa Majesté. Le Prince qui du commencement ayant apporté toutes soubmissions et justifications pour essayer par ses complimens d'eluder leurs mauvaises intentions, voyant qu'il estoit emporté par le torrent de leurs langues et qu'ils avoient enflammé le cœur de nostre Roy d'une passion extraordinaire, jugea que son mieux estoit de s'absenter pour quelque temps. De faict il s'en alla promener a ses maisons de Valery et de Brateuil et fut plusieurs jours sans revenir à la cour. Pendant ceste esclipse le Roy lui escrivit une lettre de

¹ Toutes les belles de l'Europe lui ont cédé la palme de la grâce et de la beauté. Voy. P. Mathieu, t. II, p. 837.

² Charlotte Marguerite de Montmorency.

sa main dont la teneur s'ensuit avec la response de son excellence.

Mon nepveu, c'est assez tenu la campagne, venez avant que le mauvais temps vous ramène affin que je vous en scache gré. Vous vous plaignez à tout le monde de moy, je n'ay parlé à vous qu'en père, qu'en Roy, en maitre et en bienfaicteur, j'en esperoï plustost des grands mercis que les discours que vous en avez tenus. Vous me devez assez connoistre pour croire que je ne m'estonne pas pour le bruict et prend juge de nostre different ma cousine vostre mère et mon cousin vostre beau-père et vostre grand oncle, ce n'est pas signe que je croye ma cause mauvaise. S'ils me condamnent je vous satisferay à vostre contentement, sy c'est vous je ne veux pour satisfaction qu'une subjection auprès de moy avec affection aussy grande que vous l'avez rendue au libertinage depuis cinq ou six mois. Je seray dimanche de retour à Paris, sy vous eussiez esté aussy sage que vous ne l'estes pas je vous eusse fait l'honneur de ma présence à vostre Saint Hubert et eusse fait enyvrré le gros comte a qui je me recommande. J'espère vous trouver a mon arrivée. Adieu mon nepveu. — Henry. Sy Loménie eut esté icy vous eussiez eu de meilleur papier ¹.

¹ Cette lettre ne se trouve ni dans la grande publication

Sire, j'ay receu celle dont il a pleu a vostre Majesté m'honorer, je vous supplie très humblement de croire que rien ne m'a privé sy longtems de sa presence que la crainte que j'ay eue de n'estre pas honoré de ses bonnes graces et les mauvaises oppinions que Sa Majesté me dit avoir conceues de moy, lesquels continuant je ne croyois pouvoir comparoistre avec honneur devant mon Roy et mon maistre, lequel je ne jamais creu me pouvoir offencer, ny ne demanday je aucune satisfaction, n'en pouvant attendre de celuy duquel je tiens tout, autre que de perdre le souvenir et la créance des choses qu'en sa colère il luy pleut de me dire, Jamais vostre Majesté n'aura personne aupres d'Elle qui la serve si fidellement ny avec plus d'affection que moy y estant plus obligé que personne. Je ne veux autre juge, Sire, que vostre Majesté mesme, laquelle peut juger sy le plus grief desplaisir d'un serviteur est de voir son maistre irrité contre luy, duquel pour esviter la colère il vaut mieux s'esloigner que s'approcher. J'ay succé avec le laict l'obeissance à vos commandemens, c'est pourquoy je ne manqueray jeudy ou vendredy prochain de me rendre près de vostre Majesté ne pouvant plustost pour des affaires dont je

des Lettres de Henry IV faite par M. Berger de Xivrey, ni dans les *Lettres* publiées par le prince Galitzin. Techener, in-8 ; 1860. Nous pensons donc qu'elle est inédite.

rendray compte à vostre Majesté estant près d'elle. pour luy continuer le très humble service que je luy dois et recevoir ses commandements, l'obéissance desquels me sera tousjours plus précieuse que la vye, et en ceste vérité je vous supplie très humblement me tenir pour vostre très humble et très obéissant serviteur. Henry de Bourbon.

La recepte et lecture de cette lettre le fit croire que ses actions vertueuses estant reconnues avoient dissipé les nues des impostures qui luy estoient suscitées et esteins ces nouveaux feux d'amour trop embrarez. Mais au contraire jugeant à son retour qu'ilz estoient rallumez par l'object qui les allume, il prit résolution de faire un voyage aux Pays Bas et d'aller visiter Monsieur le Prince d'Orange¹ son beau frère et Madame sa sœur. A quoy sans bruiet, sans sa chère moitié pour obvier à tous les inconveniens qui sembloient le menacer, il l'emmena soubz d'autres pretextes à Muret n'ayant communiqué son dessein qu'au sieur de

¹ Philippe Guillaume de Nassau, né le 19 décembre 1534, reste en Espagne jusqu'à 20 ans en quasi-captivité; retourne aux Pays-Bas sous l'archiduc Albert et vit dans la principauté de Breda. Épouse en 1606 Eléonore de Bourbon qui le remet en possession de la principauté d'Orange. Il n'eut pas d'enfants, et mourut à Bruxelles en 1618, laissant le comte Maurice héritier de sa principauté et de ses biens. Voy. l'*Histoire des princes d'Orange*. Amsterdam, in-12. 1692.

Rochefort son chambellan ¹ et au sieur Virey ² son
 secrétaire, dont l'un gentilhomme bien né a esté
 élevé par son excellence n'ayant a present vingt
 ans accomplis et par la facilité de ses bonnes
 mœurs estant enrichy de toutes sortes de vertus a
 mérité extraordinairement les bonnes graces de
 son maistre, l'ayant sy bien servy en son voyage
 et avec tant de constance et fidélité qu'il s'est
 rendu admirable envers tous ceux qui en scavent
 la particularité. L'autre en cette action et plusieurs
 autres a tesmoigné sa capacité, bon jugement et
 sincérité. Son Excellence n'est pas sy tost arrivée
 à Muret que luy venant nouveaux advis de plu-
 sieurs endroits qui ceux qui ne l'aymoient pas
 faisoient des entreprises sur sa personne, se cour-
 vrant de l'auctorité du Roy qu'ils importunoient
 et sollicitoient à toutes heures par leurs flatteryes
 et promesses sur ces amours, il se hasta de partir
 et a grand peine il eut le loisir de faire provision
 de quelque commodité pour survenir aux frais qu'il
 luy fallait faire ³. Pressé donc de toutes parts avant

¹ Louis d'Alloigny marquis de Rochefort, chevalier des
 Ordres le 16 décembre 1619, lieutenant général en Poitou,
 surintendant des bâtimens, mort le 2 septembre 1657

² Claude Enoch Virey, né à Sassenay en 1566, cinq fois
 maire de Châlon-sur-Saône, mort le 25 juillet 1636.

³ On voit par la lettre du 42 juin 1609 que ses pensions
 n'étaient pas payées par ordre du roi. Voy. Berger de Xi-
 vrey, *Lettres missives*, t. VII, p. 722, et Virey, p. 48.

exécuter sa résolution, il prend conseil de sa conscience s'estant mis en devoir d'implorer la grace de Dieu par ses devotions et après avoir communiqué au sacrement de l'Eucharistie. Il feignit le lendemain une assemblée de chasse où il envoya plusieurs des siens leur commandant de l'aller attendre près de la forest où il leur asseuroit de se rendre le lendemain assez matin, et le soir s'estant faict apporter les clefs de son chasteau de crainte d'estre descouvert, il donna charge au sieur de Rochefort prendre garde à ce que son equipage fut prest deux heures avant le jour. A quoy il donna ordre avec tant de dextérité toute la nuit que sans qu'aucun s'en peut doubter tout fut en bon estat a l'heure ordonnée, de façon que Monseigneur accompagné seulement des sieurs de Rochefort, Virey¹, Charbonne et deux autres à cheval, l'un nommé Gilles Mathellier et l'autre Antoine Camus son eschanson, entra dans son carrosse avec Madame la Princesse, suivye de Mademoiselle de Certeau sa dame d'honneur et de Mademoiselle de Chasteauvert², le vingtnuefiesme Novembre mil six cent neuf³. Il avoit faict venir le soir precedent un

¹ Claude Énoch Virey, qui a écrit la relation de cette fuite.

² Malherbe la nomme Chamvert.

³ Voy. *Lettres de Malherbe* du 11 décembre 1609. Éd. 1822, t. II, p. 97.

nommé La Perrière auquel il se fioit grandement pour estre son guide, mais ce perfide par les chemins ayant rencontré un sien fils archer de la garde du corps, luy fit entendre la résolution de Monseigneur, luy enjoignant d'en advertir Sa Majesté en dilligence. Le malheur estoit d'ailleurs que le carrosse ne pouvoit guere avancer à cause des boues et difficulté des passages. Monseigneur estant à deux lieues près de sa maison, manifesta sa résolution à Madame, ce qu'il n'avoit voulu jusques alors de peur qu'elle n'essayast de l'en destourner ou qu'elle ne s'en ennuyast. Mais au contraire, aussy tost qu'il eut ouvert la bouche sans s'estonner en façon quelconque¹, elle le remercia avec beaucoup d'humilité de l'honneur qu'il luy faisoit de la faire compagne de sa pérégrination, confirmant et louant son desseing et l'assurant que le plus grand bien qu'elle désiroit au monde estoit de vivre et mourir auprès de luy. Bref elle monstra en cette occasion l'extrémité de son amour. Sy cette candeur apporta du contentement et consolation à Monseigneur, ceux le jugeront qui ayment fidèlement leurs fidelles moitiés. C'est pourquoy dès lors il commença a se resjouir estant au milieu des dangers, comme vous enten-

¹ Fontenay Mareuil, dans ses *Mémoires* (voy. Coll. Mich. et Pouj., p. 6), et Malherbe, *Lettres*, éd. 1822, p. 97, ne la présentent pas aussi résignée.

drez cy après, dont toutes fois Dieu l'a heureusement preservé. Le fils donc de son guide ne court pas, mais vole à la cour ou il faict promptement sçavoir à Sa Majesté la retraite de Monseigneur, laquelle estant enyvree soudain de son amour, et ses ennemys luy suggérant que c'estoit un crime de leze Majesté a un Prince de sortir du Royaume sans son expresse permission, faict soudain monter a cheval de toutes parts et entr'autres un exempt des gardes¹ et le chevalier du guet de Paris², pour en dilligence aller recouvrer et ramener en quelque façon mondit seigneur. Je ne puis qu'en cet endroit je ne taxe d'ingratitude un personnage³ qui peu de temps auparavant ayant esté honoré de l'assistance de son excellence en une tres dangereuse et rude querelle qu'il avoit contre un des grands de France⁴, et qui sans son secours l'eust mal mené, au lieu d'aller offrir son service a ce Prince affligé fut des premiers a se presenter a luy courre dessus, ce qui a esté trouvé sy estrange des gens de bien qu'il a toujours esté en mauvaise odeur depuis, et sy la juste loy des Perses contre les ingrats estoit pratiquée contre

¹ La Chaussée.

² Testu.

³ Damien de Montluc, seigneur de Balagay. Voy. Virey. *l'Enlèvement innocent*, p. 56.

⁴ Voy. Lestoile. Coll. Mich. et Pouj., p. 497 et 541.

luy, il y a longtemps quil eut porté les peines de son pesché. Cependant Monseigneur, bien que non adverty de ses remuemens, ne laissoit d'avancer le pas le plus qu'il pouvoit. Sa première journée ne fut après beaucoup d'incommodités qu'à Cressy ou il arriva de nuit, et après une légère repue il luy fallut laisser son carrosse a demy brisé et mettre en trousse Madame la Princesse et ses femmes, et allèrent passer au facheux passage du moulin de la Bussière et de là se reposer un peu a Castillon, premier village du Pays Bas. Pauvre jeune Princesse, quel changement, au lieu des délicatesses de la cour te veoir la nuit au vent, a la pluye et au froid hors de la maison, en pays étranger, combien de douleur et d'ennuys eusse tu receus sans l'agreable compagnie de ton cher espoux, la presence duquel te faict oublier tous les mesayses que tu souffrois alegèrement pour l'amour de luy. Et toy, mon Prince, je suis certain qu'en telle affliction tu ressentois des particulieres assistances de la divinité qui accompagnoit ton chemin comme une estoille d'Orient fortifiant ton esprit et ton courage de mille jouissances causées de la fidelité de ta moictié et de ta confiance en ton Dieu que tu t'asseurois devoir estre le protecteur de ton innocence. Je l'ay sceu par ceux qui ont eu l'honneur d'estre loyaux compagnons de tes travers, et depuis par l'organe

de ta bouche que j'ay souvent ouy parler chrestienement de tes accidens. Or de peur de me perdre en ce labyrinthe, je reviens a Castillon d'où Son Excellence estant partye le lendemain dernier jour de Novembre, elle se rendit d'une traite a Landrecy, petite ville et forte des appartenances de l'Archiduc, située dans une plaine près d'une grande forrest sur la riviere de Sambre. Son Excellence y fut fort bien receu par le lieutenant en l'absence du gouverneur et y sejourna trois jours. Pendant qu'il est a Landrecy il depescha le sieur de Rochefort accompagné dudit Antoine Camus son domestique, vers leurs altesses auxquelles avec raison il se confioit en tout, tant pour traiter de la seureté de son passage que pour les prier de le recevoir souz leur protection, estant le devoir des princes de s'entre soulager en leurs afflictions. Durant ce séjour et soudain après l'arrivée de Monseigneur vint le chevalier du guet avec nombre de ses archers ayant fait toute diligence pour le rattrapper et ramener en mesme temps, suivy du sieur de Balagny et de plusieurs cavaliers pour cet effect près de rendre a ce Prince s'il eut pu le mal pour le bien qu'il en avoit receu. L'un et l'autre furent frustrez de leurs entreprises par la sage conduite et prudence de ce jeune Prince qui quatre heures avant le jour estait party de Landrecy avec Madame en trousse et trois ou

quatre des siens montez a cheval, commandant au reste de son équipage de le venir trouver a Mons en Haynaut. Il prit escorte de quelques arquebussiers tant pour se deffendre s'il estoit attaqué que pour ne sçavoir le pays, car au retour du sieur de Rochefort venu toutte la nuict, ayant passé au milieu des cinq cens chevaux qui avoyent juré de le prendre vif ou mort, il avoit sceu comme l'archiduc prévenu par l'ambassadeur de France estoit en doute sur ce qu'il debvoit faire sur la proposition touchant sa reception, ce qui le fit resoudre de quitter les terres de son Altesse¹. Entre Landrecy et Mons, il confie Madame à la conduite du sieur de Charbonne son maitre d'hostel et dudit Mathelier dit le Breton et du susdit Camus, qui l'amenèrent coucher audit Mons, et luy d'un autre costé avec ce peu qui luy restoit s'achemine à Namur et de là a Liege, ville impériale ne reconnoissant autre seigneur que son Evesque Prince de l'Empire. Ceux qui liront ce discours peuvent juger quelle triste separation fut celle de Monseigneur et de Madame, combien de creve-cœur, d'amertumes et d'angoisses saisirent leurs ames. Je ne le puis seulement penser sans y participer a bon escient. Pendant que son Excellence

¹ Voy. pour les démarches de Condé et de ses serviteurs, Appendice, p. 94, *Lettre* servant d'instruction au voyage de Flandres.

pour divertir ces ennuy's visite les plus celebres villes de la basse Allemagne, comme Liège, Aix, Julliers et Collongne, Madame s'achemine à Bruxelles, croyant de là s'acheminer a Breda, ville du domaine de M^{onsieur} le Prince d'Orange, qui ayant eu advis de son desseing avoit eu soing d'envoyer au devant d'elle et de préparer toutes choses affin qu'elle fut dignement et honorablement receue en son hostel de Beuxelles. C'est en ce lieu qu'il faut que la vertu et le mérite de Monsieur le Prince d'Orange soient publiés, c'est aussy ou il faut faire paroistre la sincérité de son affection envers son excellence, car jamais beau-frère n'a tesmoigné a son allié plus d'amityé et fidelle assistance qu'il a faict à Monseigneur durant cet orage. Il n'a rien espargné pour son soulagement et avec Madame sa femme n'a oublyé aucune chose qu'il aye creue pouvoir apporter du contentement a ces deux Princes reffugiez, faisant connoistre qu'au besoiing on connoist l'amy, et combien est utile une fraternelle et cordyalle amityé. Madame n'est sy tost a Bruxelles que son Altesse ayant rentré en soy mesme ne l'allast visiter en sentant quelque desplaisir en son ame de n'avoir assez bien receu le sieur de Rochefort comme il debvoit venant de la part de Monseigneur, il remedia au deffaut par le conseil notamment du marquis d'Espinoles ¹, à

¹ Ambroise, marquis de Spinola.



qui en cest endroit je veux rendre de la part de tous les serviteurs de son Excellence les complimens et remerciemens très humbles de son humaine hospitalité. Aussy ne luy est ce pas assez d'estre un des grands capitaines de l'Europe, qualité que ses ennemys mesmes luy confessent et qu'ils ont esprouvée à leur dommage soit en bataille rangée, soit en rencontres, soit en sièges de villes, c'est le seigneur qui comme un esclair a apparu du premier coup non apprentif de l'art militaire, mais maistre expert heurtant des son commencement contre un autre Alexandre vray foudre de la guerre, le Prince Maurice, tousjours victorieux avant l'arrivée du Marquis aux Pays Bas, ou depuis qu'il a eu le gouvernement des armées il a faict connoistre qu'un Annibal avoit rencontré un Scipion. La vertu duquel imitant, il essaye par chacun jour par les beaux dons de son esprit, par ses courtoisyes extraordinaires, d'illustrer ses trophées, se montrant autant admirable durant la paix que espoùvable durant la chaleur des combats. Ce gracieux Marquis, esmeu donc d'un très juste ressentiment des adversitez de son Excellence a laquelle de longue main, par une sympathie d'humeurs vertueuses, il avoit voué le zèle de son service, employa son beau dire pour faire trouver bon à l'Archiduc de reparer ce qu'il avoit faict, esconduisant par ses delays et ambiguës responses

la charitable demande de Monseigneur, et obtint une approbation de son dessein pour tenter en toutes manières de le faire venir à Bruxelles avec offre de seureté. Pour ce subject, il depescha avec le Breton valet de chambre de Monseigneur et le susdit Antoine Camus, qui l'alloient trouver de la part de Madame un sien secrétaire nommé le sieur de Fotinar pour luy faire entendre les mouvemens de son aïe à son secours, avec entière délibération d'employer sa vye et ses biens pour sa manutention et protection, le suppliant très humblement de vouloir disposer de tout ce qui estoit en son pouvoir et d'accepter les premices de ses parolles, attendant les effects de son service. Ils le trouvèrent à Collongne où il divertissoit ses ennuyes par ses dévotions, visitant depuis le matin jusques au soir les belles et riches esglises qu'on tient estre en ceste ville jusques a trois cens soixante cinq, décorée d'ailleurs du fleuve du Rhin, de plusieurs beaux ediffices et la demeure ordinaire du second Électeur de l'Empire. Son Excellence n'eust plus tost entendu ses agréables nouvelles qu'elle se prépare pour aller à Bruxelles. Le dix huictiesme Décembre il prend son chemin par Kerpe, Aix, Mastrich, Tillemont et Louvain, où il séjourna deux jours suivy tousjours de son fidele Rochefort et du sieur de Toirais¹, qui l'estoit venu trouver

¹ Jean de Saint-Bonnet de Toiras qui devint maréchal de

ou qu'il craignit la sévérité et menace de son Roy ou pour quelque autre subject a eux seuls conneu. Et ne voullant qu'il s'en allast sans sentir quelque effect de son impuissante libéralité pour la reconnaissance de ses services passés, il exposa en vente une partye de sa vaisselle d'argent dont il luy distribua le prix; l'autre qu'en se voyant abandonné de Charbonne son maistre d'hostel de qui la crainte avoit saisy le cœur, et n'ayant autre chose lors pour le contenter et recompenser, il luy fit délivrer les chevaux de son carrosse pour luy oster toute occasion de plainte. Or comme les afflictions s'entre suivent, il est adverty que le feu Roy le poursuivoit de toutes parts, résolu d'employer ses armes et son crédit pour le réduire en sa puissance avec le gage très prëtieux qu'il avoit emmené, pour l'absence duquel son ame n'avait aucun repos, ayant en vain tenté par plusieurs légations soit du marquis de Cœuvre et du sieur de Praslin de le faire retourner¹. Monseigneur donc esmeu de juste appréhension qu'enfin par surprise ou autrement on ne le mist en mauvais arroy, d'autant aussy à cause des grandes levées qu'on faisoit en France, que leurs Altesses n'eussent besoin de

France. Il était confident des amours du roi. Voy. *Histoire de Toiras*, par Michel Baudier. In-fol Paris 1644, p. 5.

¹ Voy. Appendice, p. 74, *Lettre du Prince*, du 20 may 1610.

plus grandes forces que celles de Flandres pour leurs deffences, prit conseil de se reffugier à Milan et de là requérir le secours du Roy d'Espagne pour sa conservation. Avant partir de Bruxelles, il consignâ comme un sacré dépost Madame sa femme entre les mains de la plus chaste, vertueuse et charitable Princesse de nostre hémisphère, vray miroir et digne exemple des dames de son siècle. Et après avoir donné ordre compétant au petit train dont il vouloit s'accompagner, sçavoir des sieurs de Rochefort, Virey, du sieur de Fotinar avec son valet de chambre nommé Claude de Bay, il monte a cheval le vingt uniesme jour de febvrier pour s'acheminer à Milan ¹, passant par un pays escarté et plus long que l'ordinaire de peur d'estre conneu : scavoir est, par Wesphalie, par le pays de l'Electeur de Colongne, comté de La Marque, de Clerembourg, duché de Brunsvich, pays de Mayne, duche de Saxe et Luxembourg et de Vissebourg, evesché de Lambourg, par Uremberg, ville imperialle, duché de Bavières, comté de Triol et Trente, et de là s'embarqua, arriva sur le lac de Garde. Il arriva a Ruitella, première terre d'Italye en la domination vénitienne, après avoir couru risque d'estre tué ou pris par plusieurs ² et notamment à

¹ Les lecteurs désireux de connaître les incidents de ce voyage les trouveront dans la relation manuscrite de Virey, Bib. imp., f. Dupuy, vol. 72.

² Voy. Amelot de la Houssaye, t II, p. 88, v^o. BOCHARD,

uqs où s'il eut demeuré deux heures sans s'em-
arquer sans doute il estoit attrappé. Et puis dire
ue non sans grande merveille ce facheux lac qui
voit esté orageux et plein de tempestes plus de
inq jours durant sans qu'aucun peut passer, se
nonstra calme outre son ordinaire ce soir là, vou-
ant la Providence divine faire veoir a ce Prince
on assistance en ceste nécessité. Traversant donc
son Excellence dilligemment les Cremonois, elle
se rend à Milan le premier jour de Mars où elle fut
receue du feu comte de Fuenites, lors vice roy
ensemble de tous les Espagnols et de toute la no-
blesse avec autant d'allégresse et magnificence
qu'on scauroit désirer. Là comme dans un seur
port, il prend résolution d'attendre la volonté de
Dieu et de juger par le cours des affaires ce qu'il
pouvoit et devoit espérer de son restablissement ou
disgrace entière. Pendant sa demeure en cette po-
puleuse cité, il visite curieusement tout ce qui est
de plus remarquable, comme les esglises jusques
au nombre de cinquante, les hospitaux, la cité
belle et inexpugnable, les grands et beaux jardins
à l'entour des murailles et boulevverts. Il fut veoir
aussy la belle Chartreuse près de Pavye et la Char-
trousine. Il passoit d'ailleurs ordinairement le
temps aux exercices dignes de sa grandeur, comme

la ruse qu'employa M. de Champigny, ambassadeur de France,
pour le prendre et qui faillit réussir.

de monter à cheval, combattre à la barrière et autres auxquels il se monstroït sy adroit que les gentils Milanois et Espagnols l'en admirèrent. J'oubliais a dire que tant qu'il fut au Pays Bas et à Milan il n'a jamais voulu accepter aucun présent soit de la part du Roy Catholique, leurs Altesses ou du marquis Spinola, ne voulant en façon quelconque s'engager, mais plustost tant qu'il pouvoit se maintenir en sa liberté naturelle ou au rang auquel Dieu l'a faict naistre. Durant sa demeure à Milan, le Pape essaye par l'envoy de l'abbé d'Aumalle¹ de tenter quelque moyen de reconciliation pour son Excellence envers Sa Majesté irritée, à quoy elle entendoit volontiers, mais enfin voyant des le commencement de May que nul astre fatal ne se levoit pour sa ressource et qu'au contraire il sembloit que la terre et l'air françois avoient conjuré contre luy, scachant aussy la puissante armée dont le Roy faisoit levée pour entreprendre sur le pays de l'Archiduc où il avoit déposé ce qu'il luy étoit de plus cher en ce monde, il se résolut d'envoyer vers Sa Majesté Catholique son bien aymé Rochefort, mendiant les effects de sa fidélité en ce péril extrême pour exciter et animer cè grand Prince s'il en estoit besoing a quelque prompt et opportun secours. L'obeissance suivant de près le

¹ Voy. Appendice, p. 101, *Lettre de l'abbé d'Aumale.*

ommandement, le gentil cavalier part de Milan avec lettres et instructions¹ de son maistre le vingtiesme du mesme mois, accompagné dudit Claude, bon et loyal serviteur, et s'estant embarquez a final au dessus de Genes prend la volte de Castille. Peu s'en fallut en sa navigation qu'il ne fust arresté a Toulon par une galère françoise de laquelle il se depestra dextrement et fit tant par ses journées qu'il se rendit à la cour d'Espagne où il fut favorablement receu, ouy et traité, tant qu'il y demeura. Trois jours après son partement et cinq après l'assassinat horrible de nostre grand Henry, Monseigneur fut deuement adverty de sa mort, et comme il en lisoit les lettres, le sieur de Virey ayant remarqué au changement de son visage quelque nouvel accident, s'enquit de l'occasion, et lors son Excellence n'en pouvant achever la lecture luy..... lettres en pleurant et disant : Voyez que c'est, le cœur me faict trop mal pour le vous conter, en quoy elle a montré sa piété et clémence, signe certain de son bon naturel. Dès le lendemain il despute le Breton son valet de chambre (du service duquel il a de très affidez tesmoins) pour essayer d'attrapper le sieur Rochefort, mais ayant pris une autre piste, il ne luy fut possible de le rencontrer. Trois ou quatre jours après, voulant

¹ Voy. Appendice, p. 71 et 90.

faire scavoir de ses nouvelles à nostre Reyne regente et se condouloir avec elle de sa perte, il s'advise de luy envoyer le sieur de Coulanges qui l'estoit venu voir a Milan de la part de Madame sa mère, et en ceste depesche je me suis esbahy plusieurs fois de ce qu'en un jour et une nuict il dicta et escrivit plus de trois cens lettres, la pluspart de sa main. Coulanges partit en poste, arriva à la cour en toutte dilligence, monstrant en cette action signalée son affection ardente au service de son maistre. La Reyne fut fort contente au milieu de ses angoisses d'entendre de ses nouvelles et l'envie très fervente qu'il avoit d'estre honoré de sés commandemens et de se rendre digne des bonnes graces de son Roy, et pour le convier à revenir en France elle délibéra dès lors de luy faire response et de lui faire entendre le désir qu'elle avoit de le veoir, ce qui fut approuvé d'un consentement général de tous les courtisans, nonobstant l'envie de quelques envieux et medisans qui oppinoient au contraire. Pendant donc que toutes choses se préparent pour le retour de son Excellence en son pays tant désiré luy succédant un beau temps, elle se résolut avant qu'entrer au royaume de France de faire un tour au Pays Bas et remercier et rendre graces à leurs Altesses et au Marquis de leur fidelle hospitalité. Congé donc pris du généreux comte de Fuentes, sage et expérimenté chef de

uerre autant ou plus qu'autre Espagnol qui vive, t de toute la noblesse qui regrettoit infiniment son départ, veu que par les chainons d'or sortant de sa bouche comme un autre Hercule gaulois, il avoit conquis leurs cœurs et les possédoit entièrement. Il prend le chemin de Bruxelles le neuf-viesme juin mil six cens dix par un pays plus court que le premier, passant par Cosmo, Bellinsolo, Lucernes, Baldin, Basles et pays de Lorraine, où estant à Nancy il fut veu par le Duc secrettement qui luy offrit tout ce qu'on peut désirer d'un Prince courtois. Durant cette longue traverse de pays, il estoit accompagné du sieur de Virey seul, non sans ordinaires occasions de crainte pour divers subjects, estant tousjours néanmoins en la conduite de son Dieu qui le protegea de toute encombre jusques à Bruxelles où nostre grand Marquis le voulut traiter. Et de là estant allé prendre congé de leurs Altesses à Marimont, il leur monstra par une libéralité digne du sang de France qu'il sçavoit aux occasions reconnoistre les obligations acquises tant sur luy que sur Madame son espouse et avant prendre congé fit présens, à sçavoir, à l'Archiduc d'une espée et d'un poignard d'acier de Damas artistement couvert de pierreries, à l'Infante d'une table de diamant, au Marquis et autres jusques à la valeur de quinze mille escuz qu'il avoit pris par prest du sieur de Mauglas nouvellement venu de

Turquye qui en cette occurrence se monstra fort affidé au service de Monseigneur. Comme on sceut son arrivée au Pays Bas, et qu'on reconneut l'origine de son bonheur, plusieurs firent des bons valets, ce fut à qui arriveroit le premier et qui luy rendroit plus de preuves par parolles de son obéissance, voire mesme de ceux qui luy avoient esté plus contraires. Car c'est l'ordinaire des hommes du monde de suivre le vent de la fortune, mais peu qui nous tendent la main en l'adversité, tant aujourd'huy la charité et la corruption est accreue. Dès lors donc que son Excellence estoit encore à Bruxelles on voyoit croistre sa troupe d'heure à autre comme une boulle de neige qu'on roule par les rues. Celluy n'estoit pas filz de bon père ny de bonne mère qui ne partoît des premiers pour luy aller baiser les mains, entr'autres ceux qui l'avoient abandonné au besoing taschoient de luy faire accroire qu'ils l'avoient fort obligé. Estant là il receut lettres de Sa Majesté et de nostre Reyne sa mère par le sieur de Saint Germain, un des plus sages et advisez gentilshommes de son temps, l'assurant de sa bienveillance et le sommant de le venir trouver à Paris pour y recevoir tout le bon traitement dont il pourroit s'adviser, ce qui fit rendre son Excellence à leur venir au plustost faire la révérence et protester son humble submission à leur service. Il partit donc de Bruxelles le sixiesme

juillet avec toutes les honorables faveurs de leurs Altesses et du Marquis qui le vont conduire assez loing : Monsieur le Prince d'Orange voulut le suivre en France où il luy a tenu bonne et agréable compagnie quatre ou cinq mois. Il rencontra à Peronne Madame sa mère avec nombre de noblesse. Ce seroit chose superflue d'escrire les joyes que receut cette bonne mère de revoir après tant d'ennuys ce fils unique, non-seulement son espoir particulier, mais de tous les siens, qui prévoyant que Madame son espouse seroit incommodée de venir avec luy en telle dilligence qu'il s'estoit proposée, l'avoit laissée à Bruxelles après avoir donné ordre à un honneste train pour la ramener en peu de temps. Dès lors il eut en sa troupe plus de cinq ou six cens chevaux, et à proprement veoir son retour, vous eussiez jugé que c'estoit un triomphe, comme à la vérité il estoit de la providence de Dieu. J'estois demeuré à Paris par le commandement de ladite Dame sa mère pour apprendre ce qui se passeroit et leur en donner aussy advis sy besoiñ estoit, et scachant comme à la vérité il approchoit, je fus au-devant de son Excellence au Bourget le quinziesme dudit mois, où de toutes parts se trouvèrent pour le moins dix huict cens ou deux mil gentilshommes pour honorer l'entrée de celui qui huict mois auparavant avoit esté reduict à sortir du Royaume accompagné de six chevaux

après son carrosse. J'ay pensé qu'il ne seroit pas mal à propos d'insérer en cest endroit les mots que je tins à son Excellence, après luy avoir fait la révérence, avec sa response. L'ayant donc rencontré comme il désiroit, et m'ayant faict signe qu'il désiroit me parler, agréant l'arrivée de son serviteur, je luy dis à l'oreille : « Exultat anima mea propter gloriam tuam. — Mon ame se resjouit pour votre gloire. » Il me fit response : « Et moi je m'humilie. » A quoi insistant, je lui dis : « Cette humilité vient de Dieu, Monseigneur, il vous bénira d'autant qu'il eslève les humiliez et abbaisse les superbes. — J'ay tousjours (répliqua il) espéré en luy et n'ay point esté confus. » Notre discours s'estant estendu plus au long, je me contenteray de ce peu pour représenter la vivacité de son bel esprit, tant y a que m'ayant proposé plusieurs advis qui luy venoient de divers lieux, capables d'estonner une ame moins genereuse que la sienne et luy engendrer des deffiances ; je taschay de tout mon petit pouvoir de luy faire juger comme l'innocence en une bonne conscience nous faict aller la teste levée devant nos calomniateurs ; que la sienne luy rendant tesmoignage devant Dieu et les hommes, il ne luy restoit aucun scrupule qui le deult empêcher de poursuivre son chemin et de venir rendre hommage de son obéissance à leurs Majestez, que le peuple l'attendoit en bonne dévotion et que son

entrée dans Paris seroit aussy agréable à tous les bons François que sa sortye du Royaume leur avoit esté triste et ennuyeuse. Sur quoy ayant tenu conseil avec Monsieur l'Admiral, Monsieur le Marechal de Bouillon et Monsieur d'Espernon, il monta à cheval suivy de deux mil cinq cens cavalliers. A plus d'une lieue du faulxbourg, nous trouvastes quantité de carrosses remplys de noblesse et de Dames de Paris qui le venoient saluer, un nombre infiny de peuple de toutes parts bordant le grand chemin depuis l'entrée de la ville, et de la porte Saint Martin jusques au Louvre, une telle affluence qu'à peine peusmes nous passer. On lisoit au visage d'un chacun une liesse et allégresse de sa venue avec une acclamation universelle pour sa postérité. Sa première descente fut devant ce magnifique palais Royal où il fut receu de leurs Majestez avec beaucoup de signes de leur bienveillance, et après avoir protesté entre leurs mains de sa fidélité et dévotion à leurs services, la nuit s'approchant, par leurs permissions il se retira à son ancien legis qui estoit l'Hostel de Lyon, suivy des plus apparens de la ville. Il n'est sy tost descendu de cheval que tous les Princes et seigneurs de la cour le vindrent veoir. Il me commanda au soir, en souppant, de luy emmener le lendemain, qui estoit un jour de samedy, de bon matin, le sieur Daubigny, gouverneur de Maille-

sais, à quoy ne voulant manquer nous feusmes à cinq heures du matin dans sa chambre, et nous estant approchés de son liect, nous feusmes près de son Excellence jusques à sept heures. Sy peu de temps ne se passa en parolles frivolles, mais curieuses sur le gouvernement des Princes et affaires du monde et tesmoigna n'en recevoir du déplaisir, et sur la survenance de Messieurs le Chancelier et Villeroi, il nous commanda de le venir retrouver le dimanche à pareille heure. Le Roy luy envoya par ces Messieurs le bon jour et pour sa bienvenue luy faisoit présent de l'hostel de Gondy au fauxbourg Saint-Germain, autant agréablement beau que nul autre de Paris, soit pour ses spatieux jardins, bonnes eaux, que pour ses entrées et issues. Nous ne faillismes à l'heure donnée de nous rendre auprès de son Excellence en sa chambre. Nous continuasmes les discours du jour précédent, nous taschasmes, en tant que nous estoit, de le confirmer en ses bonnes et saintes intentions qu'il a tousjours suivies de bien en mieux. Le lundy, il entra au Parlement, où les cérémonies en telles occurrences observées, il fit serment à nostre jeune Roy, protesta de vivre et mourir en son obéissance, acte certes fort célèbre et qui ferma la bouche à ses ennemys qui avoient faict courir le bruit que son desseing estoit d'attenter à l'Estat. Voyant que de ce costé leurs impostures estoient

lescouvertes, ils n'oublièrent aucun artifice pour uy engendrer diverses sortes de soupçons, espérant luy en donner de sy preignantes qu'ils feroient éclipser ce nouveau soleil de la cour, qui au lieu de s'estonner se monstra ferme et résolu contre leurs intentions, voulant par les rayons de sa vertu anéantir les brouillards de leurs médiances. Il entra le mardy au conseil, où pour avant-coureur de ses vertueuses inclinations envers le pauvre peuple, il fit donner un arrest contre la poursuite des francs fiefs dont il a reçu un million de bénédictions. Il a tenu aussy la main à l'exécution de toutes les nouvelles commissions et créations de nouveaux offices, s'estant montré depuis son arrivée fauteur des gens de bien et amateur de la justice, comme aussy il donne des prémices de son bel esprit tant au parlement qu'au conseil, parlant promptement des choses proposées avec un bel ornement de langage. Concevant et disposant sur-le-champ des résolutions qu'on y a prises, il a rendu et rend chaque jour estonnez mesme ceux qui ambitieux désiroient supplanter son auctorité. Trois ou quatre jours après son arrivée en cour, il fit un acte digne de luy, car ayant sceu que Monseigneur le Prince de Conty son oncle s'estoit retiré voulant quitter absolument les affaires, n'estant content de plusieurs choses passées avant son retour, il le fut quérir à Medun,

où il sceut sy bien gaigner, qu'au grand applaudissement des gens de bien il le ramena à Paris. Il ne luy restoit plus pour le rendre de toutes parts heureux que de veoir le retour de Madame la Princesse qui revint quelques jours après. Il la fut recevoir à Chantilly avec Madame sa mère, comme aussy arriva en mesme temps le sieur de Rochefort non moins désiré que bien receu de son Excellence qui en estoit aucunement en peine. Ainsy Dieu nous ayant affligés d'une main nous relève d'une autre quand il luy plaist. Ainsi Job après une longue affliction fut remis au double en tous ses biens et prospéritez qui vont continuellement croissant comme bénédiction divine sur le chef de son Excellence, laquelle de bien en mieux faict veoir ordinairement les louables effects de ses bonnes intentions, se monstrant arbitre équitable de tous différens, ayant naguère réconcilié Messieurs ses oncles, et particulièrement Monsieur le comte avec Monsieur de Guise et plusieurs autres au contentement commun des partyes. Bref a veoir ses déportemens, vous diriez que c'est un saint chresme que Dieu nous a envoyé pour nous faire bien espérer au milieu de l'orage général de France. De faict la Reyne connoissant ses mérites luy a augmenté ses pensions, luy a donné moyen de payer ses debtes et luy a faict présent de la comté de Clermont pour tousjours l'animer aux

tions vertueuses. Maintenant, ô mon père, je te supplie pour closture de ce discours me permettre parler à ton Excellence et recevoir en bonnet mes dernières parolles. Les commencements sont beaux des entreprises, mais la fin les couronne ; persévère donc affin qu'au bout de la course tu acquieres le prix. Ne te rends partisan, mais sois arbitre général de la France, sois libéralement juste envers tous, fuyant l'avarice, tiens la main aux oppressez, sois l'appuy des affligez, le protecteur de la paix, le refuge des gens de bien, tout ainsy que le soleil eschauffe quelques contrées à l'avantage des autres, sy est ce qu'il faict sentir ses rayons de sa chaleur à tout l'univers, ne sois long en tes gratifications affin quelles soient plus agréables, te souvenant que tost octroyer un don c'est donner deux fois..... de force et de constance pour te préserver en toutes adversitez, demande luy son esprit de sagesse pour te garantir des tentations du monde en ta félicité, pendant laquelle souviens toy d'acquérir des amys pour au besoing en estre secouru, songe avant que promettre et ayant promis ta parolle sois immuable, ce sont les vœux qu'envoie soir et matin ton serviteur pour la confirmation et affermissement de ta grandeur que je supplie le Tout-Puissant vouloir benir de ses graces plus exquisés affin qu'en guerre et en paix tes ennemys et amys voyent que

tu es selon ta devise : **IN UTRUMQUE PARATUS**, pliant
les uns par force et les autres par amour soubz
l'auctorité de tes commandements.



APPENDICE



APPENDICE

PROTESTATION DE GABRIEL DAMOURS

AU SUJET DE LA PRINCESSE ¹.



u temps de Pasques dernier, la Viennerie, ministre de la parolle de Dieu en l'église de Saint-Jehan d'Angely et Damours, ministre de la maison du Roy et retiré en ladite ville, ayant esté advertis par de Lacroix, ministre en la maison de Madame la princesse de Condé, que la dite Dame devoit estre reçue à la participation de la Sainte Cène, ne furent de tel avis et remonstrèrent tant audit de Lacroix qu'à Dumoustiez, ministre audit Saint Jehan :

Premièrement qu'ils avoyent esté advertis trop tard,

¹ Cette protestation est extraite du n. 322, f. Dupuy, Bib. imp.

sçavoir à cinq heures du soir le samedi, dont le lendemain dimanche, ils devoient avec leurs deux compagnons susdicts distribuer dès les cinq heures du matin la Sainte Cène au peuple; que puisqu'ils avoyent ung ministère commun en l'administration de la Sainte Communion et que ladite Dame, depuis six ans, c'est-à-dire depuis la mort de feu monseigneur son mary, ne l'a point faicte pour les raisons que chacun sçait, en une chose si nouvelle et de telle conséquence, et après avoir attendu six ans, ils debvoyent estre advertis plus tost de la délibération et conclusion particulière de leurs deux compagnons susdits, et non seulement eux, mais aussi généralement tout le consistoire de nostre Église, afin qu'il y fust advisé meurement et en commun. — Voilà la première remonstrance qu'ils firent à Lacroix, ministre de la maison de ladite Dame, lequel leur en parla le premier.

Secondement luy demandèrent si le Roy en avoit esté adverti et s'il y avoit donné son consentement, pour ce que ladite Dame estant prisonnière entre les mains de la Justice, prévenue du crime que chacun sçait, n'en estant encor nullement justifiée, au contraire ceux mis à mort lesquels les juges ordinaires du Roy auparavant son advènement à la couronne et toutefois sous l'autorité du feu Roy, ont jugé complices, elle par eux laissée prisonnière gardée par les gardes que Sa Majesté luy a donnés depuis la mort de feu monseigneur son mary, que le Roy devoit donc estre préallablement adverty, pour ce que bailler la Cène à ung prisonnier soupçonné de crime, sans congé du magistrat, c'est entreprendre sur la justice et comme commencer à vou-

loir justifier le prisonnier, ce qui n'est pas le fait de ministres de la parole de Dieu ains du magistrat. A quoy ledit Lacroix ayant respondu que le Roy avoit assez donné son consentement par lettres escriptes à Monsieur de Saint-Mesme, gouverneur de la ville, dans lesquelles il y avoit (ce disoit-il) que Sa Majesté permettoit à Madame tout exercice public de la Religion, La Viennerie et Damours se transportèrent chez ledit sieur gouverneur, lequel leur monstra les lettres du Roy par lesquelles il permettoit seulement audit sieur gouverneur de laisser aller ladite Dame deux jours de la semaine au presche sans faire aucune mention de la Sainte Cène, et néanmoins, luy commandoit et prescrivait de faire bonne garde de ladite Dame.— La Viennerie donc et Damours plus confirmés en leur opinion après avoir adverty ledit ex-gouverneur de tout ce que dessus retournèrent trouver leurs deux compaignons qui estoient ensemble, leur dirent que puisque ladite Dame avoit patienté six années, qu'ils estoient d'avis qu'elle attendist encore le synode prochain qui se devoit tenir dans un mois ou six semaines, à Sainct Jehan mesme, lequel synode vuideroit cette question et pourroit advertir le Roy et lui demander son consentement et que toutes choses estant ainsi faictes avec le respect qu'on doit au magistrat par bon ordre et meure délibération en ung fait de ceste conséquence, les consciences seroyent mieux résolues et tout se feroit avec plus grande édification et plus grand honneur par madite Dame, que si on luy bailloit ainsi la Sainte Cène à l'improviste et précipitamment sans en avoir communiqué l'heure au consistoire à la Viennerie et Damours.

— Adjoustoit Damours pour satisfaire son opinion, qu'il avoit demeuré à Genève quatre ou cinq ans du vivant de feu Monsieur Calvin, où estoient aussi Monsieur de Besze et plusieurs doctes ministres, qu'il avoit demeuré plus de dix ans soit en Suyse, soit en Allemagne sur le Palatinat où les magistrats sont de la Religion et qu'il n'avoit jamais veu pratiquer qu'on baillast la Sainte Cène à ceux qui estoient prisonniers de la justice soupçonnés de crime, et qu'en France aussi cela ne se fesoit sans congé du magistrat, qu'il ne pourroit donc bailler la Sainte Cène à ladite Dame sans que sa conscience ne fust mieux résolüe sur ce faict au prochain synode ou qu'il ne luy apparust par lettres de la permission et du consentement du Roy. — Ledit Damours fit aussi resouvenir Monsieur Dumoustiez de ce que le Roy leur dit dernièrement à Saint Denys, sçavoir que Monsieur le Cardinal de Bourbon tant en son nom qu'au nom de Messeigneurs ses frères s'estoit pleind à Sa Majesté de ce qu'elle avoit permis à madite Dame de sortir deux jours en la sepmaine et qu'il vouloit faire requeste au Conseil privé tendant à ces fins que madite Dame fut reserrée et que s'ils entendoient qu'elle eust faict la Sainte Cène par l'autorité seule des ministres sans avoir premier adverty le Roy, qu'ils se pourroyent encor pleindre davantage et donner de la facherie ung jour aux ministres. Ledit Damours adjoustoit qu'il falloit considérer ceste particularité en luy qu'il estoit ministre de la parolle de Dieu en la maison du Roy et qu'il seroyt encore plus réprehen-sible qu'ung aultre et que ce qu'il avoit oüy de la propre bouche du Roy dernièrement touchant la plainte

e Monsieur le Cardinal estoit une circonstance qui le endroit encor plus inexcusable.—Pour toutes les raisons que dessus, madite Dame ne fit la Cène le jour le Pasques.

S'ensuyvent maintenant les raisons pourquoy Damours a appellé comme d'abus de l'assemblée, laquelle vouloit prononcer sentence définitive sur ce point, si madite Dame feroit la Cène le dimanche vingt septième jour du présent mois de juing.—En ceste assemblée estoient présents ministres : Dumoustiez, Lacroix, ministre de la maison de ladite Dame, Loyseau, ministre de la maison de Monsieur de la Trémoille, pour ce que ledit sieur est dans la ville, l'autorité et présence duquel ne, nuyt pas en ceste affaire, ung aultre ministre lequel avoit dict audict Damours quelques jours auparavant que le Roy iroyt à la messe et qu'il persécuteroit ceux de la Religion, Dalex, ministre de Saint Sanena, lieu appartenant à madite Dame:— Pour anciens y estoient Messieurs de Bafon et de Lage, lesquels tiennent les premiers honneurs chez madite Dame, et y assistoyent d'autant que le mercredi vingt trois, tout le consistoire de la maison de ladite Dame fut uny à celui de la ville ce qui n'avoit esté pratiqué durant l'espace de quinze à seize ans, que Monseigneur le Prince avoit faict sa demeure en ce lieu, ny mesme après sa mort, consenty par Monsieur Dumoustiez, quelque sollicitation qu'on luy en ayt faict par plusieurs fois; qui donne assez à juger à quelle fin telle conjunction si subite a esté faicte en ceste assemblée qui estoit cachée audict Damours et en laquelle on le récusoit, nonobstant s'y présenta sitost qu'il en fut

adverty pour protester comme d'abus de ce qui s'y conclurroit, pour ce que la plus part de ceux qui s'y trouvoyent luy avoyent auparavant soustenu le party de madicte Dame et néanmoins en debvoyent juger. — Là il remonstra que le synode se tenoit trois jours après dans Saint Jehan mesme et que c'estoit trop hardiment mespriser une si célèbre assemblée à laquelle appartient la décision de cette question. — Sçavoir pour la thèse si les ministres peuvent donner la Sainte Cène de leur autorité privée à ung prisonnier accusé de crime sans congé du magistrat; et pour l'hypothèse, sçavoir si à madicte Dame, prisonnière pour les raisons que chacun sçait, les ministres peuvent donner la cène. sans premier en avoir adverty le Roy pour luy demander son consentement et que c'estoit le moindre respect qu'on doibve à son Roy. Damours ayant protesté se retira. — Néanmoins les ministres et anciens ne laissèrent de passer oultre, et conclurent que madicte Dame feroit la cène. Mais depuis, voyant que mondict sieur le gouverneur n'y vouloit consentir ny dissentir, n'osèrent effectuer leur conclusion au Dimanche suivant vingt septième de ce mois de juing que se devoit célébrer la cène, laquelle ils ont renise au Dimanche prochain suivant, avec grand scandale et incommodité de toute l'Eglise qui s'estoit préparée à la dicté cène pour le susdict jour, 27. Car c'estoit asservir toute l'Eglise de Dieu à madicte Dame, laquelle n'a encor commencer de faire la Cène depuis six ans qu'elle est prisonnière et faire tort à plusieurs citoyens estant venus de loing et lesquels à cause de l'œuvre des champs ne pouvoyent revenir, oultre le danger d'estre prins en chemin allant

enant, tesmoing Monsieur du Breuil Goulard qui a tué et ung aultre avec luy, s'en retournant en leurs sons. — Que s'ils eussent demandé le consentement Roy comme Damours leur avoit conseillé, ayant eu temps assez depuis Pasques jusqu'au premier Dimanche de juillet, ils ne fussent tombés en ces inconviens, mais ils n'ont jamais voulu faire cest honneur Roy et ont voulu bailler la Cène à madicte Dame leur autorité privée sans le congé du souverain magistrat et sans l'avis dudict synode qui pouvoit et devoit estre convoqué plustost huit jours devant que six jours après le jour susdict 27. — Voyla pourquoy Damours, domestique de la maison du Roy (auquel Sa Majesté a donné commandement l'avertir de ce qui se passe), n'a peu ny deü consentir que madicte Dame fust reçue en la Sainte Cène, tant pour le devoir de conscience que envers sa dicte Majesté, l'autorité de laquelle demeureroit violée en ce faict.

A Saint Jehan d'Angely, le vingt neuf juing 1593.

GABRIEL DAMOURS.



LETTRE DE HENRY DE BOURBON

*A Monsieur de Buillon, touchant son voyage de
Flandres ¹.*

Monsieur, je crois qu'en l'affaire qui se présente et en l'estat où elle est je ne puis avoir recours qu'à vous. Sachez donc, Monsieur, qu'ayant esté embarqué en ce mariage, et vous l'ayant heureusement achevé, que vous avez interest qu'avec honneur je sorte de cette action. Pour vous dire donc l'estat auquel sont les choses, le Roy m'a luy mesme parlé et m'a convié ma femme et moy d'estre aux nopces. Ce que je luy ay accordé, et non content de cela, je m'en suis excusé, sur quoy il est entré des parolles jusques à me dire qu'elle estoit sa sujette et qu'il pouvoit luy commander de demeurer aussy bien qu'à moy : à quoy j'ay vertement résisté et ne manqueray d'exécuter ma résolution pour choses qui en puissent arriver ayant Dieu et la justice de mon costé. La supplication

¹ Cette lettre est extraite du n. 1010, f. Saint-Germain, Bib. imp.

ne que je vous fais est de vouloir voir Monsieur le Connestable et le disposer d'agrée mon voyage et ne point bander contre moy, car le Roy s'y attend, ce si m'empescheroit d'exécuter mon dessein, ce que isant je fascheray ce bonhomme, à quoy je n'en désire nir. Obligez en cela, Monsieur, et croyez qu'en action lus importante vous ne me sçauriez d'avantage tes- oigner l'affection que vous m'avez promise, tenez moy onc en vos bonnes graces et faictes aussy en sorte que e puisse avoir les vingt mil livres, s'il ne se peut j'en rouveray d'ailleurs. Je seray à jamais, Vostre très affec- ionné cousin à vous servir.

HENRY DE BOURBON.



LETTRE DE HENRY DE BOURBON¹.

Madame ma mère, je vous supplie très humblement de me pardonner si je ne vous ay sceu plus tost escrire depuis le retour de Monsieur de Bouteville, mais l'espérance que j'avois d'avoir plus tost l'honneur de vous voir m'en a empesché, outre que les occasions sont rares par lesquelles je vous puisse escrire. Je vous diray donc que mes affaires sont tousjours en mesme estat et que sy vous fussiez venue je vous eusse plaine-ment descouvert mes intentions, ce que je n'ay sceu ny voullu faire à aucun autre. Mais Monsieur le marquis de Cœuvres m'a en partie osté l'esperoir de vous voir, ce qui me fasche extresmement, à cause du désir extresme que j'aurois d'avoir un bon advis de vive voix. lesquelz vous m'escripriez inutilement, saichant que n'ozeriez m'envoyer que lettres veues auxquelles, ny à celles de Monsieur le Connestable, je n'adjouste aul-

¹ Cette pièce et les suivantes sont extraites du n. 87. f. Bouthier, Bib. imp., qui contient des copies difficiles à lire et en quelques endroits déchirées, ce qui nous a contraint de laisser des mots en blanc.

cune créance estant escrites selon le sens et volonté d'aultruy. Je vous supplie croire pourtant que le nom françois m'est jusques icy fort cher, mais si on ne me propose par vous ou autre en qui je me puisse fier, autres propositions que de retourner à Thoulouze demander pardon, je seray contraint de changer non de cueur mais d'escharpe et d'obligation, ce que je désire que vous et mes amis empeschiez en me faisant accorder des choses raisonnables pour ma seureté, vous suppliant me vouloir tousjours tenir en vos bonnes graces et vous assurer que je seray à perpétuité, Madame ma mère, vostre très humble et très obéissant fils et serviteur.

HENRY DE BOURBON.



LETTRE DU PRINCE

A NICOLAS LEFEBVRE.

Monsieur Lefebvre,

Excusez sy jusques icy je suis demeuré en silence sans vous escripre, ce que vous n'imputerez à manque d'affection, mais pour laisser passer un peu la fâcherie que mon inopiné despart vous aura apportée. J'avois receu de trop bonnes instructions en vostre eschole, pour, suivant l'enseignement de l'escripture, ne fuir de ville en ville; la perte prochaine de mon honneur et engagement de consentir auquel j'estois obligé pour celle qui ne faict qu'un corps avec moy, oultre que je me resouviens encore de ce beau vers qui dit *Omne solum patria est*, non qu'il faille abandonner son propre païs sans subject, mais celuy que j'ay eu est congneu de tous les gens de bien et le tesmoignage de ma conscience exempte tout crime envers Sa Majesté et son estat me suffisant, vous assurant que toutes les fois que les advis me seront proposez d'une seure rentrée aux bonnes grâces de sa dicte Majesté, je l'accepteray à bras ouvers, laquelle refusée, et vous et tous les gens

de bien, considérez si je ne suis pas excusable de prendre seurté là où elle me sera offerte. Si Sa Majesté use de sa libéralité envers vous pour votre pension, je seray très aise, sinon tenez vous pour assuré que de quelque lieu que je sois si je n'avois qu'un morceau de pain je le partagerais vous en donnant la moitié. On me menace de faire mon procès, mesme de me proscrire, ce qui n'estant le propre que des infidelles, je ne l'attend pas, mais quant il seroit vray, ma consolation est double, l'une que en ma vie tend à l'honneur de dire..... contre tous et que pour punition de mes peschez il la faille perdre, j'espère estre de ceux dont il est dit : *Beati qui persecuti sunt patienter*. Le tout réussira.

Quant à vous, assurez vous que je suis, Monsieur Lefebvre, votre bien affectionné escolier à vous servir.

HENRY DE BOURBON.



Monsieur,

Jé n'eusse plustost manqué de vous tesmoingner par escript l'extresme désir que j'ay d'estre tousjours honoré de vostre bonne grace de laquelle la continuation me sera tousjours plus chère que la vie sans que la peur de vous importuner et la colère ressentie de vostre maistre contre moy m'empesche soit de pouvoir avec liberté d'esprit vous tesmoigner le désir que j'ay que faires tousjours l'honneur de *m'aimer*, vous asseurant que je seray éternellement, Monsieur, vostre bien humble neveu et serviteur.

HENRY DE BOURBON.

De Bruxelles, le 34 janvier 1610.



Monsieur,

Je vous demande pardon si plus tost je ne vous ay rendu la preuve de l'affection inviolable que je suis obligé de vous porter, mais croiant qu'il valloit mieux laisser passer quelque temps après mon despart de France pour laisser rassoir le regret, lequel je m'assure que mon absence vous a fait avoir. J'ay voullu attendre ceste occasion pour me remettre en l'honneur de vostre bonne souvenance de laquelle je vous supplie très humblement me voulloir tousjours honorer, vous assurant que personne au monde ne vous servira jamais en quelque lieu que je soie, où la mauvaise ou peut estre bonne fortune me portera, que moy qui n'ay plus grande ambition au monde que de vous tesmoigner que je veux estre à tousjours, Monsieur, vostre bien humble nepveu et serviteur.

HENRY DE BOURBON.

De Bruxelles, ce 34 janvier 1610.



LETTRE DU PRINCE

AU PRIEUR DE SAINT JULIEN.

Je prie Dieu qui vous conserve, Monsieur le Prieur de Saint Julien et vostre grosse Madame *Dabege*. Ne suis-je pas très heureux, le Roy voit toutes mes lettres, je désire qu'il ne voie point la présente, *touttes fois en* tout Dieu soit servy. Nous passons bien le *temps*, il fait beau en Flandres, aussi beau qu'à Paris et plus ne *m'ennuie*. On y a liberté, chascun y porte son *bast*, chasque mulet mène sa mule et chasque mary sa femme, ce qui n'est permis où vous estes, sans crime. Vous n'estes seul à quitter vostre patrie, Thouairas en *faict* de mesme. Vous faisiez vostre voiage..... résolu *ici* je vous y voirons de bon cœur. Adieu. Je suis *adverty* que vos visites sont fort différentes et en dernier quartier, vous faites à la mode de ce païs, au moins des Espaignols, une *oglia podrida*, c'est à dire un pot pourry de président—advocat—cordelier—brelandiers et de celle que je ne veux nommer qui demeure proche Saint Martin des Champs. Je vous donne le bon soir.

HENRY DE BOURBON.



LETTRE DU PRINCE

AU ROI D'ESPAGNE ¹.

Sire,

Les extremes obligations que j'ay à Vostre Majesté m'obligeoient plus tost en m'acquitant de mon debvoir l'envoyer remercier très humblement, mais jusques à présent n'ayant point eu de lieu certain et le passage de la France estant trop dangereux, cela me servira envers Vostre Majesté de légitime excuse. Maintenant avec la commodité de ses galères, j'ay commandé au sieur Baron de Rochefort, mon chambellan, de l'aller trouver, auquel par plusieurs preuves de sa fidélité, ayant quitté son bien et sa patrie pour me suivre, je me puis assurément fier. C'est je supplie pourquoy très humblement Vostre Majesté croire ce qu'il luy dira de ma part et s'asseurer que je veux vivre et mourir,

Sire,

Vostre très humble, très obéissant
et très fidèle serviteur,

HENRY.

¹ Au dos de cette lettre et des deux qui suivent est cette mention : Copies de lettres escriptes et portées par M. de Rochefort en Espagne de Milan, le 16 may 1610.



Monsieur ,

Envoyant le sieur Baron de Rochefort visiter Sa Majesté, la Reyne et Messeigneurs leurs enfans, je luy ay commandé de veoir Vostre Excellence premièrement pour la remercier de tant de bons offices que j'ay receu d'elle, après pour luy dire de bouche quelques menues affaires. Desquelles je supplie très humblement Vostre Excellence, en me continuant ses graces, estre protecteur auprès de Sa Majesté. Et pour ce que la confiance que j'ay audit Baron de Rochefort m'empesche de les déduire sur ce papier, je supplieray Vostre Excellence vouloir croire ce qu'il dira de ma part, comme personne à quy j'ay subject de me fier et croire que je seray à jamais,

Monsieur,

Votre très humble et très obligé
serviteur,

HENRY.



Monsieur,

Envoyant en Espagne vers Sa Majesté, Monsieur le Comte m'a obligé de vouloir que j'adressasse ledit Baron de Rochefort, mon chambellan, à Vostre Seigneurie, laquelle je supplie et dire ce qu'il aura à faire tant aux visites de leurs Majestez et Altesses qu'autres Grands que jugerez à propos qu'il visite de ma part. Excusez moy si sans la congnoistre je luy donne ceste importunité, mais vous devez estre certain de n'obliger un ingrat, désirant demeurer,

Monsieur,

Vostre très affectionné à vous
faire service,

HENRY.



LETTRE DU PRINCE

A L'ARCHIDUC.

Monseigneur,

J'ay receu des nouvelles de vostre Altesse sérénissime qui d'un costé m'ont resjouy estant adverty de sa bonne santé, mais m'ont extresmement affligé, voyant la façon dont ma femme se gouverne, lequel manquement je ne luy attribue, mais à ceste ambassadrice et autres que j'entens ne bouger de ses oreilles. Tant de bouche que par escript je remercie très humblement vostre Altesse de l'honneur qu'elle m'a fait d'avoir refusé les requestes injustes que l'on luy a présentées, espérant qu'en me gardant la promesse qu'elle me feist en mettant ma femme au pallais, elle continuera à refuser ceux là qui l'importunent, la suppliant très humblement de commander que ces gens qui luy parlent tous les jours s'en abstiennent d'oresnavant, et s'asseurer que j'aime ma femme extresmement, et que quoyqu'elle face sachant qu'il ne vient de son mouvement s'effacera aisément par ma présence, suppliant vostre Altesse de m'estimer son serviteur, et comme tel



onorer de la continuation de ses bonnes graces.
crips à ma femme et luy commande de monst^{re}
lettre à la sérénissime infante. Je faictz semblant
norer ce qui s'est passé, de plus je supplie le Créa-
r conserver vostre Altesse longues années, laquelle
supplie très humblement croire que je veux vivre et
urir,

Monseigneur,

Vostre très humble et très
obéissant serviteur,

HENRY DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ.

De Milan, ce 20 may 1640.



LETTRE DU PRINCE

AU MARQUIS DE SPINOLA.

Monsieur,

J'ay receu les lettres qu'il a plen à vostre Excellence m'escire et celle qu'elle a escripte à Monsieur le Comte de Fuentes avec les deux requestes du Connestable et de ma femme. De quoy encor que ce soit chose digne d'admiration je ne me suis guères estonné sçachant vostre Excellence et ce que plusieurs fois avant mon partement, je luy ai dit de bouche, la continuation des discours que tous les maqueraux et maquerelles ont faits, ont causé ces beaux faitz. Touttesfois je n'en attribue la faute à ma femme, laquelle il sera facile de changer d'humeur quand elle aura les oreilles deschargées de ses maros. J'envoie ce gentilhomme exprès vers leurs Altesses sérénissimes pour les supplier très humblement de vouloir se souvenir de la promesse qu'ils m'ont faite en mettant ma femme dans le palais, et les supplie très humblement de considérer que la requeste présentée par ma femme est toute plaine de faulcetez apparentes qui demonstre qu'elle n'est composée de son esprit, mais que seulement elle s'est laissée entendre

estre le spectacle et ministre des passions hontenses
e ceux qui ne cherchent que sa ruine et deshonneur.
Monsieur le Comte a trouvé fort bon que je luy escrip-
pisse une lettre de plainte de ce qu'elle ne m'a escript,
et qu'en icelle je fisse l'ignorant de ce qui c'est passé,
e l'envoie à vostre Excellence, comme celles de leurs
Altesses, lesquelles je mets à sa prudence d'estre rendues
oui ou non. Son Altesse, en refusant la requeste, peut
s'il n'y veut mettre responce absolue, mettre qu'il ne
peut respondre aux deux autres que l'on luy fait sans
premièrement avoir entendu ce que j'aurais à dire au
contraire, et ordonner à ma femme et au Connestable
par escript en forme de response sur leurs requestes,
qu'ils seront obligez me faire signifier et communiquer
les requestes présentées pour après ma response ouïe
par leurs Altesses, ordonner ce que de raison. Cela
pourra retarder l'affaire et donner loisir de congnoistre
comme les affaires généralles iront. J'ay envoié le sieur
de Rochefort, mon chambellan, en Espagne pour ad-
vertir Sa Majesté de ses brouilleries et le supplier très
humblement de commander que ma femme feust par
mer menée en Espagne au plustost, comme aussi pour
sçavoir nouvelles de sa santé et de la Roine et de Mes-
seigneurs leurs enfans et le supplier aussi d'ordonner
de ce qui luy plaist que je face, désirant s'il y a guerre
luy tesmoigner qu'il n'a obligé un ingrat ou un homme
sans courage. Monsieur le Comte escript à vostre Ex-
cellence, laquelle je supplie très humblement vouloir
continuer ses faveurs envers moy, et prouver comme
je me tiens très certain que l'effet des promesses de
leurs Altesses soit semblable à leurs parolles. L'on

faict icy force bruit, mais rien n'est encor en campagne, j'espère si la guerre est, estre à quelque prix que ce soit soldat du *Marquis iro* pour *de dita*. Je ni vois pas grande apparence. Le sieur Nicolo Doria est icy auquel je suis fort obligé, pour la bonne compagnie qu'il me fait. Le sieur Tiberio a eu de bonnes parolles touchant ce qu'il désiroit. Le Duc de Savoie traite d'envoier en Espagne un ambassadeur pour faire approuver à Sa Majesté le mariage de France. Il y a icy un nommé Gaucher qui traite pour y amener des Bourguignons, de Médicis est à Thurin avec le Duc, je suis tousjours logé dans le Palais en grande subjection, je la prens en patience, mais qu'elle ne dure. Je supplie de tout mon cœur vostre Excellence de s'asseurer que je veux demeurer à jamais,

Monsieur,

Vostre très humble et très obligé
serviteur,

HENRY DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ.

Vostre Excellence pourra communiquer ceste ci à Monsieur le comte d'Angouer, aumosnier, au moins une partie, non ceste fin.

De Milan, ce 19 may 1640.



LETTRE DU PRINCE

A LA PRINCESSE SA FEMME.

Ma chère maistresse,

Je ne puis comprendre ni assez m'estonner des raisons qui vous empeschent de me tesmoigner par escript l'amitié que vous estes obligée de me porter, ne vous aiant jamais donné aucun subject de faire le contraire, mais les belles persuasions lesquelles contre mon désir et vostre debvoir vous escoutez produisent ceste négligence et manquement. Depuis nostre mariage, vous sçavez que je n'ay eu que mal, rien que pour sauver vostre honneur, lequel vous devez tenir plus chier que la vie et ne trouver rien de difficile ni de fascheux pour exécuter une si sainte intention. Je vous supplie, mon cher cœur, de réparer la faulte qu'avez faite, en m'escripvant quelque response de mon amour et de vostre courage et naissance, vous assurant que vous estes en lieu si honorable que vous devez désirer d'y demeurer, car aussi bien le fault il, jusques à tant que vous me puissiez venir trouver, où vous voiant j'espère avec trois

parolles, effacer toutes les chimères que les ennemis de votre honneur peuvent avoir formées en votre esprit. Je vous donne mil baisers et bonjours et vous jure que je vous aimeray jusques à la mort. Monstrez la présente à la sérénissime Infante, je lui escrips que vous luy monstrez.

A Milan, ce vingtiesme jour de l'Assention.

Vostre affectionné mary,

HENRY DE BOURBON.



LETTRE DU PRINCE

A L'INFANTE.

Madame,

Je vous demande pardon si jusques icy je ne vous ay escript pour vous remercier du soing que je scay que vous avez eu de ma femme. Je m'assure que vous n'aurez eu guère agréable ce qui c'est passé près de leurs Altesses, ce sont effets des longues pratiques que l'on a sceu continuer à séduire ceste jeune amie et l'aveugler de telle façon qu'elle n'a pas recongneu le précipice où l'on veut ensevelir son honneur avec le mien. Je vous supplie, Madame, d'en prendre pitié, et pardonnant à sa jeunesse essayer à remettre son esprit. Je luy escripts sans luy monstrier que je sache rien de son manquement, obligez-moi aussi de tenir tousjours la justice de ma cause, affin que mes ennemis ne puissent triompher ni fouller aux pieds mon honneur, vous, Madamè, qui portez ce beau tiltre de nom et d'effect

près de la personne la plus grande, plus vertueuse
et plus honorable princesse du monde, et je demeureray
à jamais

Madame,

Vostre affectionné à vous faire
service,

HENRY DE BOURBON.

De Milan, ce 20 may 1610.



Monsieur,

La sommation que m'a faite le Marquis de Cœuvre de la part de Sa Majesté m'a extresmement estonné et achevé de me mettre au désespoir, à quoy jusques icy ledit Marquis a fort estudié, m'assurant que Sa Majesté ne recepvera contentement à son ambassade. Je luy envoie hier ma response, laquelle il n'a voullu recepvoir, remplie de l'humilité que doit un très humble sujet à Sa Majesté, je la vous envoie avec la présente et des lettres pour Messieurs mes oncles et pour Monsieur le Connestable, lesquelles je vous supplie très humblement leur estre rendues avec les coppies de ma dicte responce avec permission du Roy. Je suis très mary que les propositions faittes par leurs Altesses n'ont réussy au contentement de Sa Majesté selon mon désir, vous assurant que les rudesses, rigueurs et presses hastées n'ont servy que de haster entièrement ce que l'on pouvoit espérer. Je prie à Dieu qu'il luy plaise conserver Sa Majesté longues années et luy face congnostre, comme je m'assure qu'il face en sa conscience les justes causes que j'ay de faire ce que je faictz avec

regret, de quoy je prens Dieu et la France à tesmoin,
en vostre particulier je vous supplie croire que je seray
à jamais,

Monsieur,

Vostre très affectionné à vous faire
service,

HENRY DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ.



LETTRE DU PRINCE

A MONSIEUR LE CONNESTABLE.

Monsieur,

Je ne sçaurois avec quelles parolles vous exprimer le regret que j'ay de façons dont on a usé envers moy, telle que je m'assure que si on eust pris le chemin de douceur au lieu de celuy que l'on a pris au contraire, et que l'on m'eust donné le loisir de rasseoir mon des plaisir sans jetter la dernière pierre de mon désespoir, Sa Majesté eust avec le temps receu de moy l'obéissance que je luy dois, mais puisque sans l'avoir offensée et n'avoir rien fait que pour la conservation de mon honneur, comme tout le monde sçait et que Dieu par sa grace l'a voullu, je me dois icy protéger contre toutes les entreprises faites au contraire et gouvernées avec moins d'imprudence, je parle pour ceux qui sont icy que leurs vallets les sçaura..... quence. L'on m'a fait sommer et déclarer rebelle et criminel de lèze majesté, s..... attaché au Roy ny à son estat, chose du tout nulle, contraire à toutes-l..... de justice, sinon propre à une autorité absolue défendant

de croire ny dire la vérité des choses , cela m'est du tout indifférent, sachant que les orages ne peuvent durer et qu'après la pluie vient le beau temps, pour beaucoup de bonnes considérations suivant vostre désir consenti que ma femme fut au lieu où elle est, lieu de vertu, et duquel qui vienne icy ne la retirera. Nous sommes bien advertis que bien tost on y envoira de ses parents, assurez vous que je l'aime et que ce que j'ay fait est de conserver sa réputation, de quoy si la liberté vous estoit laissée de juger sans passion, vous seriez plus resjoui que personne. Quant à moy, je vous diray que vous avez assez d'un beau fils à la Bastille sans y en avoir un autre. Je vous supplie me tenir en vostre bonne grâce et croire que je seray à jamais,

Monsieur,

Vostre très humble fils
et serviteur,

HENRY DE BOURBON.

Je vous envoie la coppie de la sommation qu'on m'a faite et de ma responce.

A Bruxelles, le 20 febvrier 1640.



LETTRE DU PRINCE

A LA DOUAIRIÈRE DE CONDÉ.

Madame ma mère,

Je ne veux faillir par la présente de vous faire part de la coppie de la sommation qu'on m'a faite avec la responce que j'y ay faicte, afin qu'ung chascun et vous particulièrement congnoissiez avec quelle ardeur me pensant ramener on me pousse au désespoir, vous suppliant de m'aimer tousjours et vous gouverner de telle façon que si vous n'aviez point de fils, rendant toutes vos actions agréables à Sa Majesté, priant Dieu vous conserver heureusement, désirant estre à jamais,

Madame ma mère,

Vostre très humble et très obéissant
fils et serviteur,

HENRY DE BOURBON.

De Bruxelles, 20 février 1640.



LETTRE DU PRINCE

AU COMTE DE SOISSONS.

Monsieur,

Le marquis de Cœuvres m'ayant sommé de la part du Roy de retourner promptement en France ou bien estre tenu rebelle et criminel de lèze majesté et aiant respondu par escript les justes causes qui m'empeschent d'obtempérer à ce commandement, il ne l'a pas voullu recevoir, je la vous envoie avec la présente pour justification de mes actions, vous assurant que les menaces et rigueurs dont on a uzé envers moy ont achevé mon désespoir, vous assurant que je veux vivre et mourir,

Monsieur,

Vostre très humble nepveu et serviteur,

HENRY DE BOURBON.

De Bruxelles, ce 20 febvrier 1640.



LETTRE DU PRINCE

AU PRINCE DE CONTI.

Monsieur,

La proximité de sang dont je vous attouche m'oblige de vous faire part de la sommation qu'on m'a faite et de ma responce, laquelle je vous envoie avec la présente affin que connoissiez les justes excuses que l'on me donne de désespoir et que mes actions justifiées vous me gardiez place en l'honneur de vos bonnes grâces, comme désirant demeurer à perpétuité,

Monsieur,

Vostre bien humble nêveu et serviteur,

HENRY DE BOURBON.

De Bruxelles, ce 20 febvrier 1610.



INSTRUCTION

POUR LE SIEUR DE ROCHEFORT, CHAMBELLAN ORDINAIRE
(ALLANT EN ESPAGNE).

Le sieur de Rochefort visitera Sa Majesté, la remerciera des obligations que je luy ay, voudra voir la Reine si c'est chose accoustumée et leurs Altesses pour me rapporter des nouvelles de leur bonne santé, m'excusera sur les nécessitez et impossibilitéz qui m'ont empêché de plustost exécuter ce devoir.

Visitera Monsieur le Duc de Lermes, luy fera les mesmes remercimens, traittera avec luy de ce que Sa Majesté aura agréable de faire sur les affaires de Flandres et pressera sa responce.

Traitera avec ledit sieur Duc de ce qu'il plaira à Sa Majesté de faire, de moy, si c'est sa volonté que je l'aille trouver, sinon le lieu qu'il ordonnera pour ma demeure, quelle pension il m'ordonnera par chacun an et tesmoignera le désir que j'ay de voir Sa Majesté. Sinon qu'elle commande que je demeure en Italie, principalement n'y ayant guerre, auquel cas je le désire. Comme elle ordonnera que j'y sois, que j'y puisse tenir maison et y estre en seurté et liberté.

Visitera ceux du conseil, et entre autres le secrétaire d'estat et autres grands, lesquels il pourra sçavoir sur le lieu estre nécessaire.

Tesmoignera à Sa Majesté et au Duc le soing que le Marquis Spinola a eu de moy en Flandres et le comte d'Agouner et icy le comte et le Chastelain.

Surtout insistera à ce que demeurant en ce pays j'y puisse tenir maison sans estre subject à personne.

Fait à Milan, ce 11 may 1610.

Signé : HENRY DE BOURBON.



LETTRE DU PRINCE

AU ROI D'ESPAGNE.

Sire,

Ayant esté contrainct de sortir de France pour le salut de ma vie et de mon honneur, je ne veulx faillir en advertir Vostre Majesté, comme aussy luy tesmoigner l'extresme ressentiment que j'ay de l'honneur extresme, que j'ay receu des ministres de Vostre Majesté. Laquelle je supplie très humblement, usant de clémence ordinaire, prendre la protection des affligés ainsy que le plus grand Roy du monde. Je m'asseure que Monsieur le Marquis de Spinola et Monsieur l'ambassadeur résidant icy pour Vostre Majesté vous représenteront particulièrement la vérité de mes actions et l'affection que j'ay au service de Vostre Majesté. Laquelle je supplie de tout mon cœur de me croire à jamais,

Sire,

Vostre très humble et très obéissant
serviteur,

HENRY DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ.



LETTRE DU PRINCE

AU DUC DE LERME.

Monsieur,

Ayant esté contrainct pour plusieurs raisons de sortir de France pour sauver ma vie et mon honneur, je n'ay voulu laisser passer ceste occasion sans escrire à Sa Majesté Catholique, suppliant de tout mon cœur Vostre Excellence de vouloir avec sa courtoizie ordinaire vous emploier envers Sa Majesté à luy faire recongnoistre la justice de ma cause et la supplier très humblement d'en prendre la protection. Je m'asseure que Monsieur le Marquis Spinola et Monsieur le Marquis de Guadaleste vous feront plus particulière relation de ce qu'ils ont entendu de moy. A quoi me remettant, je supplie-
ray Vostre Excellence me faire l'honneur de me tenir en ses bonnes grâces et s'assurer qu'elle n'obligera un ingrat qui recherchera toutte sa vie avec passion les occasions de vous tesmoigner que je veux demeurer éternellement,

Monsieur,

Vostre très humble serviteur,

HENRY DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ.



LETTRE SERVANT D'INSTRUCTION

AU FAIT DU VOYAGE DE FLANDRES, PAR MONSIEUR LE
PRINCE ET MADAME LA PRINCESSE SA FEMME, ACCOMPAGNÉS
SEULEMENT DE MONSIEUR DE ROCHEFORT, CHAMBELLAN.
ET DE MONSIEUR VIREY, SON SERVITEUR ¹.

Monsieur le Prince, depuis Muret jusques ici Landrecy, conduisit fort bien et avec bon ordre sa retraite, mais au lieu de passer oultre dix ou douze lieues dedans le pays de Hénault, comme Virey son secrétaire luy conseilloit, il s'opiniastrat à demeurer là dès les huit heures du matin qu'il y estoit arrivé jusques à pareille heure du lendemain; se laissant aller à l'applaudissement de son traistre guide qui, à ce qu'on avoit remarqué le long du chemin, s'essaimoit de faire amuser le Prince, afin de faire réussir l'advis qu'il avoit fait donner au Roy sur le partement de Muret; tellement qu'estant sur le point de monter à cheval, La Chaussée, exempt des gardes, avec deux archiers, arriva à Landrecy, où il requist que le Prince fust arrêté, jusques à tant qu'on eust nouvelles de l'Archiduc sur

¹ F. Bouhier, 87, Bib. imp.

cette occurrence, ce qui feust fait, dont fut prévenue l'intention qu'on avoit d'escrire en France. Le Prince repentant de n'avoir creu le meilleur conseil de celui qui luy avoit prédit cest événement depesche le sieur de Rochefort par devers Son Altesse, laquelle estoit à Marimont, distant de Landrecy de douze lieues; l'avertit de son entrée en ses pais et de son arrest, la supplie d'envoyer sauf-conduit pour Madame sa femme pour aller à Breda visiter sa sœur Madame la Princesse d'Orange, et à luy pour aller recevoir l'honneur de luy baiser les mains et luy déclarer la cause de son voiage. Il depesche aussi un des siens à Monseigneur le Prince d'Orange, le sieur de Rochefort, retourné trois jours après, et au lieu d'un favorable sauf-conduit, comme le Prince s'estoit trop légèrement promis, rapporte un mandement de sortir dans trois jours des terres de Son Altesse et un passeport néanmoins pour la Princesse pour aller à Bréda. Pendant l'allée et la venue dudict sieur de Rochefort, la frontière s'estoit bordée de gens qui avoient la veue aux portes de Landrecy, le sieur de Praslin y estoit aux escoutes, qui pensoit déjà tenir le lièvre qu'il voioit en forme. Balagny vendoit déjà la peau de l'ours tant il s'assuroit de la prise, le chevalier du guet que le Prince avoit mesme appelé dans Landrecy et s'estoit tiré le serpent au sein, n'attend que l'heure de ne donner l'avertissement à faulte; mais le Prince qui avoit reçu si mauvaises nouvelles, sur les quatre heures après minuit prend résolution de sortir au mesme temps, trompant les argus que l'assurance qu'ils avoient de le tenir endormi, eschappe avec sa femme en croupe, accompagné de trente soldats, que

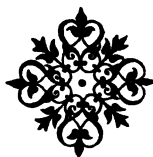
le sieur de Bousy, gouverneur de Landrecy, luy donna, conduit sa femme cinq lieues, puis la laisse avec commandement d'aller à Bréda; et luy tire en toute dilligence à Namur pour gagner Liège ou Coullongne, ainsi qu'il avoit esté arresté entre luy, ledict sieur de Rochefort et Virey son secrétaire, lequel prenant l'habilleement, le parler et le nom d'un Pomponio italien de Sienné, court un aultre chemin à deux fins, l'une pour éviter le hazard d'estre pris avec son maistre et d'estre applicqué à des tortures pour le violenter à charger son maistre, affin de justifier le Roy et d'avoir subject supposé de le confiner à nourrir sa barbe en quelque lieu, comme fait la sienné, le comte d'Auvergne en la Bastille. L'autre pour cependant que son maistre croit gagner lieu de seureté aller à Bruxelles, où à Bréda tenter tous moyens de faire rappeler le Prince et l'empescher de passer à Milan, où désespéré de toute aultre seureté il avoit esté résolu entre eux de se retirer, laquelle fin et intention arrivant à Bruxelles, il trouva fort avancée et après avoir réussie par l'entremise et dextérité du sieur de Quermans, intendant de la maison de Monseigneur le Prince d'Orange, auquel ledict secrétaire avoit par homme exprès donné en dilligence avis du désordre où estoit tombé le Prince. Le Marquis de Spinola est le recours, qui estant informé au vray des affaires du Prince, répare la faute que luy mesme déclare avoir esté commise par Son Altesse, et du consentement d'icelle dépesche un sien secrétaire au Prince à Coullongne pour l'inviter à revenir en toute seureté es pais de sadicte Altesse. Le Prince accepta l'offre et s'achemina à Bruxelles, où il

trouve Madame sa femme, laquelle par bon conseil et respect y avoit esté arrestée et recueillie et caressée avecques présens et tout l'honneur possible par l'infante. Trois jours après, Leurs Altesses donnèrent audience au Prince et luy font chacun à part tout l'honneur et favorable accueil qu'il pouvoit souhaitter. Cependant il apprend les poursuittes et insolentes recherches que le sieur Praslin avoit faittes de luy partout, et entend les allées et veneües de l'ingrat Balagny; il recongnoit les couleurs que l'on essaie donner à sa retraite et comme on essaie de la rendre criminelle à tous les Rois et Princes estrangers, il voit par la copie d'une lettre qu'on en veut imputer la cause à la seule indiscretion et insolence du sieur de Sully, affin d'en faire esvanouir la vérité, cela fait qu'il escript au Roy d'Espagne et au Pape. Il remercie l'un de la seureté que les ministres de Sa Majesté Catholique luy ont procurée en pais des Archiducs, il supplie l'autre de voulloir entendre la cause de sa retraite par le rapport du nonce que Sa Sainteté tient esdict pais plustost que d'autres qu'il sçavoit y donner du desguisement. Les sieurs de Berny et de Préau, agens en ces pais, le visitent souvent, comme l'ambassadeur fait trop curieusement et non sans dessein fort suspect, la Princesse (plus que je crois pour le faire parler, qui n'est que trop aisé, au trop grand desplaisir de ceux qui le suivent, que pour le réduire en la voie la plus propre à tenir pour le reconcilier) ne luy représentant que la grandeur de sa faulte prétendue et ne luy proposant pour toute assurance que la parolle et le pardon que le Roy estoit incliné de luy accorder

s'il s'en retournoit en France le demander à genoux. Toutte cette procédure avec le muguettement de ceulx qui le vouldroient, gagner si la France le perdoit, l'esgarre et l'esfarouche tellement que les siens qui se sont tousjours tendus de le disposer à une bonne et assurée réconciliation, pour luy, ne trouvent plus son esprit docile ny susceptible des moiens qu'ils luy avoient proposez qui estoient de demander avecques augmentation de pension et paiement entier de ses debtes, des places de seureté en son goüvernement pour y aller faire son entrée à son retour en France. Quant et quant il rejette maintenant tout, disant qu'il seroit tousjours comme prisonnier esdictes places en l'imagination qu'il a qu'il ne pourroit sortir en seureté ny en la liberté d'icelles. En ces entrefaittes est arrivé le Marquis de Cœuvres à Bruxelles, qui recherche aussitost voir le Prince en particulier, cela luy est accordé, qui suivant les erres et procédures des précédens au lieu de diminuer augmente ses deffiances, ne luy chantant rien que menaces et voyes de fait contre sa personne, s'il ne résout à retourner en France demander pardon, jusques à luy vouloir donner terreur d'une proseription dont il l'avertissoit. Après cest embouchement, le Marquis a audience de leurs Altesses, expose sa charge qui est de requérir l'Archiduc, que Son Altesse ait à faire sortir le Prince de ses païs s'il ne veult retourner en France et de retenir Madame sa femme. Son Altesse respond que pour la dernière réquisition, qu'il ne doit ni ne peult retenir la femme d'aultruy et l'oster du sein de son mary, sur quoy l'Infante advertie de ce beau chef de légation avoit ja dit qu'elle estoit Espagnolle

et non Françoise et partant ne pouvoit estre obligée à estre l'Alcaboetta ou Ruffiana du Roy de France. Quand à l'autre réquisition qu'elle y adviseroit lorsqu'elle auroit sceu la volonté du Prince, laquelle il envoia sçavoir dès le lendemain par le sieur de Vannesye, surintendant des finances de leurs Altesses et du nom et des armes de Montmorency, le Prince déclare la défiance qu'il a, qu'il ne peult songer à rien moins que de retourner en France si on ne luy parle autrement. Ses serviteurs qui reconnoissent au cœur de leur maistre que le mesme mal qui l'a fait sortir de France l'empesche à penser d'y retourner, et que les procédures que l'on a tenues ont plus reculé que avancé la saison de meurir ceste réconciliation; et qui plus est, sentant pencher cest esprit à entendre aux alléchemens et offre que on luy fait d'ailleurs, sans certitude néantmoins, pour tousjours le contenir en ses obligations naturelles, de deux extrémitez choisissent la moindre, conseillent au Prince trouver bon à Son Altesse de proposer un moien qui est que le Roy lui augmente ses pensions et face paier entièrement ses debtes et que Sa Majesté consente qu'il demeure hors du Royaulme, surtout en Italie sur les terres du Pape, de la Seigneurie de Venise, voire mesme du grand Duc, ainsi que l'aura agréable Sa Majesté, en luy fournissant les seuretez nécessaires des Princes sur les païs desquels on demeurera d'accord qu'il se retire. Son Altesse a fait faire ladicte proposition icy au Marquis de Cœuvres et en France, au Roy par son ambassadeur, par ce moien on peut espérer que le temps levera les défiances de part et d'autre et pourra faire naistre telles occasions

que le Prince après avoir contenté le désir qu'il a de longtems de cr..... et qui a maintenant tout pouvoir sur luy de soy mesme et avec l'artifice qui pourroit apporter les siens qui congnoissent son naturel, pourra avoir autant d'envie et de passion de retourner en France qu'il a eu d'en partir.





LETTRE DE L'ABBÉ D'AUMALE

A MONSIEUR LE PRINCE ¹.

Monseigneur,

Vous me fites entendre que vous désiriez deux choses de moy : l'une que je vous donnasse par escrit ce que je vous avoit dit, et l'autre que je demeurasse encore cejourd'huy dans Milan. Pour le dernier je vous supplie très humblement de m'excuser si je n'ay pu l'exécuter, par ce que le temps de mon retour estoit tellement pressé que je n'ay pu m'arrester d'avantage, d'autant que je prévoyois que la responce que vous me vouliez faire tiroit en longueur, et que je ne reporteroys pas tant ce qui estoit de vostre bien que ceux suivant le conseil desquelz vous vous gouvernés.

Pour le second, je vous mettray volontiers par escript les discours que je vous ay tenus en vous protes tant que le seul désir que j'ay eu de vous rendre preuve de mon ancienne servitude, laquelle m'obligeoit à re-

¹ F. Boubier, 87.

chercher votre bien , m'a fait resoudre à ce voyage dont le subject a esté que vous, Monseigneur, m'ayant escrit de Bologne que je visse Sa Sainteté de vostre part , je ne manquay d'exécuter ce que vous me commandiez. Je trouve Sa Sainteté mal impressionnée contre vous pour le regard de vostre départ de France lequel ne luy a point pleu, disant Sa Sainteté que vous ne devies jamais sur de simples soubçons et de légères conjectures laisser vostre roy et vostre pays, veu que quand bien ce soubçon que vous avies eut esté véritable vous ne devies venir à une résolution si préjudiciable à l'estat et au repos de la chrestienté, par ce que vous ne pourries dire que la nécessité vous y eut obligé, veu que le Roy jusques icy n'a usé de force à pas un de ses subjectz, n'estant vraisemblable qu'il voulut commencer envers les personnes de vostre qualité.

Oultre cela Sa Sainteté a trouvé plus mauvais qu'on luy a raporté que publiquement vous metiez la succession du Royaulme en controverse en disputant la qualité du mariage du Roy et la naissance de Messeigneurs ses enfans qui est chose qui seroit directement venir contre le jugement donné par l'Eglise et l'autorité du Saint Siège, comme je vous ay dit de bouche. J'ay mieux aymé, Monseigneur, vous le venir dire de bouche que de vous l'escrire, par ce que désirois vous exorter admonester et suplier de vouloir prendre résolution de recourir à Sa Sainteté, laquelle pour la paternelle bienveillance qu'elle vous porte et pour désir qu'elle ha de conserver en pays la chrestienté dont le repos peut estre troublé par votre absence de France et vos pretensions, s'en remettra, comme je m'en suis apperceu, volontiers

pour vous servir de médiateur, pour vous réconcilier à Sa Majesté sous conditions honorables pour vous. Je vous ay assuré en outre que vous ne pouviez souhaiter un plus digne et favorable médiateur qu'un Pape tout rempli de zèle et d'affection paternelle en votre endroit comme est Sa Sainteté, laquelle ha telle autorité sur Sa Majesté qu'elle la fera condescendre à telle chose en votre faveur que malheureusement vous ne pourriez obtenir par aultre voye. Vous avez par escript le sujet de mon voyage vers vous, je vous suplye de peser l'ouverture que je vous faitz, et si vous juges que je doive faire quelque responce de vostre part, vous pouver me la faire sçavoir par l'ordinaire qui part de Milan vendredy prochain. Je vous assure, Monseigneur, que je ne désire tant au monde que vostre repos et me promets que vous connoistrés par effet que tout ce que je vous ay dit tire à vostre honneur et proffit, au moins ça esté mon intention, laquelle sera tousjours à demeurer, Monseigneur, vostre humble et très obligé serviteur.

G. D., ABBÉ D'AUMALE.

De Plaisance, ce lundy 26.



LETTRE DE MONSIEUR LE PRINCE

A MONSIEUR DE BULLION ¹.

Monsieur,

Les extremes obligations que je vous ay de longue main, le soing que vous m'avez tousjours faict l'honneur d'avoir de moy m'obligent à vous escrire la présente pour vous dire que premièrement pour ne vous rompre la teste d'un long discours, sçachant mieux que personne la juste excuse qui me fit partir de France, que je me trouve icy à Milan sans avoir eu aucun advis par mes amys de la mort du Roy, de l'estat des affaires ny de ce que l'on croit que je dois faire. J'attendois que vous me feriez l'honneur de m'en faire sçavoir quelque chose, mais puisqu'ainsy est je vous supplieray comme je fais de tout mon cœur de me départir vos conseils

¹ F. S.-G.-des-Prés, n. 1019, Bib. imp.

et de la façon que j'ay à me gouverner et prendre mon affaire en protection, affin qu'en mon absence il ne se fasse rien au préjudice de la qualité que la naissance me donne au Royaume. J'attends cet honneur de la proximité dont je vous attouche, car en meilleure occasion ne me sçauroit on obliger. Je ne vous ay jamais voulu escrire durant la vye du feu Roy de peur d'augmenter ses deffiances contre vous, en l'honneur de Dieu encore une fois assistez moy et vous asseurez que je veux toute ma vye despendre de vos conseils et que vous ne vous repentirez d'avoir pris ma justice en main. J'escriis au Roy et à la Reyne et à tous les Princes et Seigneurs, mais j'ay beaucoup d'espérance en vous, au plustost faictes moy donc l'honneur de me faire sçavoir de vos nouvelles et me tenez tousjours en vos bonnes graces.

N'ayant eu nulles nouvelles de France, je me suis résolu d'escrire seulement à vous et à un ou deux de mes amys à Paris auquel je ne mande pas vous avoir escript. J'attendray à escrire au Roy nouveau et à la Reyne que j'aye response de vous. J'en escriis une au Connestable, personne ne sçaura que je vous aye escript, vous vous pouvez fier à ce porteur, il y a vingt ans qu'il me sert.

Je suis avec les Espagnols sans condition particulière estant simplement assisté de tout ce qui me faict besoin, j'en espère tout secours.

Je vous supplie d'asseurer ceux de la Religion qu'ils ont un asseuré amy en moy qui n'attends pas moins de leur amitié que feu Monsieur mon père, désirant qu'ils ayent cette créance et que je leur porteray mesme

affection, bien que je sois de diverse religion. Les assurez aussi de mon affection au service du Roy.

Et plus bas est escript :

Monsieur, vostre très humble et très obéissant serviteur.

HENRY DE BOURBON.





ACHEVE D'IMPRIMER
POUR LA PREMIERE FOIS
CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSE
POUR A. AUBRY, LIBRAIRE A PARIS
LE XV FEVRIER MDCCCLXI



